

Collège militaire royal du Canada
HIF424

Mémoire de baccalauréat

Au-delà du père fondateur :
Sun Yat-sen, son culte et les oubliées de la réjuvenation chinoise

Travail remis à :
Dr. E. Hill

Travail effectué par :
Élof. Henri F.T.T. Lefebvre
30647

Date de remise corrigée: 20 avril 2026

Résumé

Cette étude examine la Révolution Xinhai (1911), moment charnière ayant entraîné la chute de la dynastie Qing et l'établissement de la République en Chine. L'issue du processus révolutionnaire est fréquemment attribuée à Sun Yat-sen, élevé au rang de « père fondateur » à travers un culte politique. Les appellations telles que *Guofu* et *Zhongshan* témoignent de cette construction mémorielle, reprise et amplifiée par l'historiographie nationaliste, qui propose une lecture héroïque de sa personnalité au centre des événements de 1911–1912. En adoptant une approche historiographique critique, cette recherche vise à dépasser le cadre révolutionnaire centré sur Sun Yat-sen en réintégrant les forces modérées et institutionnelles dans l'analyse. Elle met en évidence le caractère fragmenté, régional et largement autonome des soulèvements, notamment celui de Wuchang, révélant l'importance des dynamiques internes à l'Empire Qing. Les réformes stagnantes, les tensions constitutionnelles croissantes et l'émergence d'une classe moyenne émergente urbaine désenchantée apparaissent comme des facteurs déterminants. L'étude démontre que le rôle de Sun Yat-sen et du Tongmenghui dans le déclenchement immédiat de la révolution fut davantage symbolique qu'opérationnel. Elle souligne ainsi la construction d'un mythe national au service de la légitimation politique du Guomindang, contribuant à une réinterprétation nuancée des origines de la Chine moderne.

Table des matières

Avant-propos.....	1
Introduction.....	2
I. L'idéalisme révolutionnaire : le mythe du père de la nation	6
1. Les racines d'un réformiste biculturel	7
2. Dr. Sun Yat-sen, le révolutionnaire périphérique.....	20
3. Le culte à l'origine de l'historiographie nationaliste	24
II. Vers la révolution Xinhai.....	33
1. Les contraintes de la modernité et la fragmentation réformiste.....	34
2. L'accélération de la modernisation Qing et la croissance de la dissidence.....	46
3. Les derniers dominos	57
III. La chute dynastique et naissance d'une nation	63
1. Le gouvernement militaire du Hubei et l'escalade révolutionnaire.....	65
2. L'avenir de la Chine en jeu : révolution, affrontement et compromis	70
3. Fin dynastique et le nouvel ordre populaire.....	74
Conclusion	80
Notes	83
Bibliographie.....	93

Avant-propos

Mes compétences linguistiques comprennent une connaissance maternelle du français, ainsi qu'une excellente maîtrise de l'anglais, attestée par mes résultats à l'évaluation de la langue seconde de la fonction publique fédérale. Ces atouts permettent l'accès à un éventail de sources, contribuant à enrichir la perspective historique des observations et interprétations présentées dans ce mémoire. La portée de cette entreprise demeure toutefois limitée par mes capacités encore élémentaires en mandarin. À ce stade de mon apprentissage, il ne m'est pas encore possible d'en faire une application académique directe. Les sources chinoises utilisées dans ce travail sont donc consultées principalement à travers des traductions existantes, ce qui peut atténuer certaines subtilités difficilement transmissibles entre des langues et des traditions intellectuelles aussi distinctes. En ce qui concerne la représentation en alphabet latin des mots d'origine chinoise, plusieurs systèmes de romanisation ont été utilisés selon l'époque et la langue des sources. Les ouvrages francophones du début du XX^e siècle privilégient souvent le système de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO), tandis que la documentation anglophone utilise généralement la romanisation Wade-Giles. Conformément aux usages contemporains de la recherche et à l'enseignement moderne du mandarin, la transcription hanyu pinyin est privilégiée dans ce mémoire. Les toponymes et la majorité des noms propres seront donc employés selon leur forme pinyin, par exemple Beijing ou Nanjing, à l'exception de certaines figures bien établies dans l'historiographie occidentale, dont le principal sujet de cette étude, Sun Yat-sen. La méthodologie de cette étude repose sur une mise en perspective critique du narratif nationaliste associé à Sun Yat-sen et au Guomindang, confronté à l'historiographie récente, afin de proposer une interprétation plus nuancée des événements révolutionnaires de 1911 et 1912. Les limites linguistiques évoquées ci-dessus font ainsi de cette étude une contribution interprétative fondée principalement sur l'historiographie occidentale.



Figure 1 Carte de l'étendue territoriale de la Dynastie Qing

Source : Chiao-min Hsieh, *Atlas of China* (Mcgraw-Hill, 1973), p.249

Introduction

Le système impérial chinois, affiné pendant plus de deux millénaires, fut poussé à ses limites et se révéla dépassé à la fin du XIX^e siècle, exemplifier avec la notion nationaliste du « siècle de l'humiliation ». Il prit fin en 1912 avec l'abdication du Mandat du Ciel par la dynastie Qing (1644–1912) au peuple chinois, à la suite de la révolution Xinhai (octobre 1911– février 1912). Ce moment de rupture marqua le début d'une nouvelle Chine en devenir, cherchant encore à se définir face aux retombées de l'ancien régime impérial, poussée à se redéfinir par sa « modernisation », sans pour autant vouloir renier sa propre tradition. Toutefois, le succès de cette révolution vit rapidement la mémoire populaire filtrer les événements à travers un prisme républicain, avec la focalisation des actions sur un seul leader révolutionnaire, le Dr Sun Yat-sen (1866–1925). Son parcours, de fondateur de groupes révolutionnaires instrumentaux dans l'évolution politique chinoise, d'activiste en exil et de premier président provisoire de la République de Chine, fit l'objet d'une canonisation posthume. La représentation nuancée des acteurs et des mouvements de la révolution fut ainsi évitée au profit de la construction d'un mythe fondateur national servant à la légitimation pour tous les leaders républicains subséquents.

Cette approche téléologique est au cœur de la mémoire révolutionnaire, embryonnée d'abord par le Tongmenghui, puis métamorphosé en l'historiographie nationaliste orthodoxe par son successeur, le Guomindang. Ces organisations politiques, fondées respectivement en 1905 et 1919 par Sun Yat-sen lui-même, ont longtemps insisté pour imposer leur version des événements de 1911 et 1912 comme l'unique récit légitime de la volonté populaire chinoise. L'exagération du rôle idéologique de son fondateur a façonné une version « officielle » de l'histoire nationale chinoise où un véritable culte de la personnalité s'est développé. Les intellectuels, la nouvelle intelligentsia, issue de l'émergente classe moyenne, et surtout de l'ethnie dominante Han, ont transmuté leur

sentiment d'oppression, sous les Qing et les puissances étrangères, en un idéal de réjuvenation de la civilisation chinoise. Les réformes entreprises sous la gouvernance mandchoue, jugés par ces derniers, insuffisantes dans leur portée et leur application, mirent en évidence l'inaptitude du régime. L'agitation révolutionnaire de Sun Yat-sen, parmi tant d'autres, en plaçant les Qing comme obstacle à l'épanouissement chinois, cultiva une indignation culturelle et intellectuelle subversive à l'égard de la dynastie étrangère. Dès lors, leur antimandchouisme servit d'affirmation révolutionnaire collective, marquant les débuts du nationalisme chinois, avec ce fondement notable de victimisation nationale prophétisant un éventuel triomphe ethnique Han. Sun Yat-sen, visage du mouvement nationaliste, vit son culte sans cesse ravivé après sa mort. Cette récupération de sa mémoire par les aspirants au pouvoir du Guomindang, le plus notable étant Chiang Kai-Shek (1887-1975), cherchant légitimité en revendiquant son héritage par proximité sociale, démontre la continuité de ce culte. Cependant, bien au-delà d'un simple hommage, ces derniers invoquaient l'image radieuse d'un patriote héroïque, bien que chrétien, ancré dans des vertus confucéennes modernes inébranlables de dévouement et de moralité.

Quelle place réelle peut être accordée au Dr Sun Yat-sen dans la révolution Xinhai, au-delà du récit nationaliste qui en a fait le « père de la Chine moderne » ? Cette étude soutient que le rôle central attribué à Sun Yat-sen dans la révolution Xinhai relève en grande partie d'une construction historiographique visant à simplifier un processus révolutionnaire en réalité fragmenté, marqué par l'action convergente de réformistes, de constitutionnalistes et militaires dissidents issus de la Nouvelle Armée. Elle soutient que cette construction a contribué à façonner un trompeur récit national chinois, simplifiant la réalité complexe d'un moment révolutionnaire qui ne fut ni unifié ni guidé par un mouvement idéologiquement populaire. C'est par la réévaluation de ce mythe nationaliste qu'il devient possible d'aller au-delà de la figure de Sun Yat-sen afin de restituer la pluralité des pressions internes et externes ayant culminé dans cette révolution fatidique. L'analyse

portera une attention particulière au rôle des réformes ciblant la gouvernance impériale dans la radicalisation de certains acteurs et dans la réalisation des conditions préalables au renversement dynastique.

Le moment révolutionnaire de 1911 révèle en effet le déchirement irréconciliable du système impérial et, plus largement, de la crise identitaire d'une civilisation prise entre ses traditions et sa transformation sous l'influence de la modernité étrangères. C'est ainsi que la révolution Xinhai sera envisagée sous plusieurs angles, celui des groupes dissidents, celui des factions militaires issues de la Nouvelle Armée, et celui des intellectuels influencés par les idées venues de l'étranger, particulièrement du Japon. Leurs actions furent à la fois des tentatives pour prévenir la crise et des catalyseurs de son déclenchement accidentel à Wuchang (10 octobre 1911). Le déroulement des événements, loin d'être un mouvement populaire et unifié, poussa la cour Qing à mobiliser à la fois une réponse militaire et diplomatique, et à lancer à la hâte des réformes destinées à apaiser la dissidence avant de devoir négocier la future gouvernance de la Chine. Il convient ainsi de réhabiliter les acteurs oubliés, relégués dans l'ombre du mythe de Sun Yat-sen, en reconnaissant le rôle non négligeable du mouvement pour une monarchie constitutionnelle sous les Qing, mais aussi celui des réformistes, des constitutionnalistes et des acteurs militaires issus de la Nouvelle Armée.

Par conséquent, la révolution Xinhai ne fut nullement un événement monolithique, comme le laisse entendre le récit fondateur du Guomindang sous l'effigie unificatrice du Dr Sun Yat-sen. Elle reflète au contraire un spectre d'idées riches et divers, conservatrices, réformistes ou révolutionnaires, qui cherchèrent toutes à répondre aux angoisses existentielles, identitaires et géopolitiques d'une civilisation multimillénaire. Ébranlée jusque dans ses fondements à la fin de son chapitre impérial, elle ouvre une transition fragile vers l'ère républicaine.

I. L'idéalisme révolutionnaire : le mythe du père de la nation

Avant d'être en mesure d'aller au-delà du père fondateur, il convient d'abord de définir l'obstacle que constitue sa place dans la compréhension globale de la révolution Xinhai. La suremphase accordée au rôle du Dr Sun Yat-sen dans cet événement relève d'une historiographie révolutionnaire, républicaine et nationaliste dont les auteurs y adhérant ont abondamment écrit sur sa personne. Bien qu'elle n'ait pas émergé dans l'intention critique qu'aurait recherchée un historien soucieux des méthodes de la discipline, mais bien dans l'idée d'établir un narratif légitimateur au service d'une continuité idéologique pour les subséquents présidents du Guomindang, cette production n'en demeure pas moins imposante. La quantité de documents consacrés à la grandeur irrévocable du père fondateur de la nation chinoise semble à cet égard presque sans fin.

Il ne s'agit toutefois pas ici de rejeter entièrement son héritage, ce qui constituerait un piège intellectuel en soi, mais plutôt d'en peser une part plus juste en distinguant ses accomplissements concrets de la légende qui s'est construite autour de lui après la révolution. Les « Trois Principes du peuple » (Nationalisme, Démocratie et Socialisme), formulés à la fin de sa vie, demeurent à cet égard un legs politique endurant pour la Chine moderne, ce tant à Taipei qu'à Beijing. Même si ce programme ne se matérialisa pas comme prévu, il conserva une portée intellectuelle et politique non négligeable. Un bref retour sur le parcours de Sun Yat-sen permet ainsi de reconnaître l'importance de sa contribution tout en prévenant les dérives cultistes qui ont mené à sa canonisation et, à terme, la construction d'une historiographie nationaliste démesurément élogieuse.

1.1 Les racines d'un réformiste biculturel

Son parcours débute le 12 novembre 1866 dans le petit village de Cuiheng, situé dans la préfecture Xiangshan¹ enclavé entre les montagnes et l'océan, dans la province du Guangdong, au cœur du delta de la rivière des Perles. Né Sun Dixiang dans une région marquée par une forte présence commerciale étrangère, il grandit dans un milieu qui allait profondément marquer les fondements de son esprit réformateur².

Il est issu d'une famille paysanne tenancière modeste, exclue d'emblée de la société plus aisée des élites lettrées et des grands propriétaires terriens. Son père, Sun Dacheng (1813–1888), ancien tailleur à Macao dans sa jeunesse, cultivait des rizières insuffisantes pour assurer la subsistance familiale³. Comme dans bien des foyers cantonnais, le revenu devait être complété par le travail additionnel de tous les membres de la famille. Les Sun vivaient dans des conditions simples, à peine supérieures à celles de la moyenne paysanne, dans un logis modeste où dominait l'essentiel. Leur quotidien reflétait les limites matérielles d'une société rurale soumise à de fortes pressions économiques en raison de la rareté des terres⁴. Ce milieu n'était guère propice au développement individuel et l'expérience familiale vint en renforcer les contraintes. Les Cantonais de l'époque étaient durement frappés par les difficultés économiques et sociales qui poussèrent plusieurs millions d'entre eux à émigrer vers l'Asie du Sud-Est, l'Océanie et jusqu'aux Amériques à la recherche d'une meilleure fortune⁵. Cette possibilité demeurait toutefois profondément genrée; pour les femmes, l'ascension sociale reposait presque exclusivement sur le mariage. C'est dans ce contexte que la mère de Sun Dixiang, madame Yang, aux pieds bandés, imposa à sa fille le même sort. La famille portait également les traces de l'émigration tragique, puisque deux tantes veuves vivaient sous leur toit après la mort de deux frères cadets de Sun Dacheng, partis chercher fortune en Californie comme coolies.

Malgré ces conditions, Cuiheng possédait une école primaire, ce qui constituait une chance réelle. L'éducation représentait alors la voie la plus méritocratique pour espérer quitter la misère paysanne et accéder à la fonction publique par les examens impériaux. Dès l'âge de huit ans, en 1872, Sun reçut une éducation traditionnelle grâce aux contributions de sa communauté. Il apprit le *Classique des trois caractères* et entreprit la mémorisation des Classiques chinois par la récitation, la calligraphie et la répétition des caractères⁶. C'est dans ces années formatrices que se forgèrent les premiers traits intellectuels du jeune Cantonais. Il adopta également le nom littéraire de Sun Wen, sur le conseil de son enseignant et conformément à la coutume locale⁷.

Au cours de ces études, il se distingua par sa curiosité, son amour de l'apprentissage, sa diligence et sa confiance, ainsi que par une personnalité décrite comme charmante, voire magnétique⁸. Son enseignant, sensible à son questionnement constant, lui accorda une attention particulière et lui transmit les idéaux Taiping, affirmant avoir lui-même participé au mouvement avant de se réfugier à Cuiheng après la bataille de Jiaying en janvier 1866. Le sud de la Chine constituait alors un véritable bastion d'attitudes antidynastiques. La rébellion avait pris naissance parmi les Hakkas et les récits romancés des rebelles restaient populaires parmi les couches modestes de la société. Sun Wen aurait été captivé par ces histoires de révolutionnaires combattant les Mandchous, au point d'éprouver une admiration particulière pour leur chef, Hong Xiuquan⁹ (1814-1864). Cette hostilité envers la dynastie contribua à nourrir les racines des griefs nationalistes du jeune Wen.

La proximité même des présences commerciales occidentales, ainsi que les récits entendus dans les salons de thé auprès d'hommes revenus d'aventures outre-mer, firent naître chez lui une attraction durable du monde étranger. En raison de ses origines modestes, il développa une volonté d'améliorer les conditions des paysans et les méthodes agricoles au sein de la fonction publique. Xiangshan produisait régulièrement des individus dont les compétences biculturelles les poussaient

à servir d'intermédiaires entre les régions côtières chinoises et les entreprises occidentales. Toutefois, ces ambitions de réforme demeuraient souvent limitées par les structures mêmes dans lesquelles ces individus évoluaient, qu'il s'agisse des milieux missionnaires ou des institutions étrangères¹⁰.

Sun Wen fut néanmoins particulièrement chanceux, puisque sa famille ne connut pas uniquement le chagrin associé aux rêves migratoires cantonnais. Son frère aîné, Sun Mei (1854-1915), avait bâti une entreprise prospère à Hawaï après avoir profité de l'essor de la culture de la canne à sucre sur l'île. Les méthodes agricoles issues de la riziculture chinoise y étaient particulièrement prisées, au point que Mei devint propriétaire d'une ferme et d'un magasin à Honolulu. Son retour triomphal en 1876, à l'occasion de son mariage, fut accompagné de récits de prospérité et d'une démonstration tangible de sa réussite par l'argent qu'il rapportait avec lui. Il en usa généreusement pour soutenir sa famille tout en épousant la femme qui lui avait été choisie. Son jeune frère, Wen, fut alors animé d'une soif d'aventure sans précédent. L'aîné tenta de convaincre les parents de l'emmener avec lui, mais Sun fut jugé trop jeune, à dix ans, pour entreprendre un tel voyage, et dut patienter encore quelques années¹¹.

La jeunesse de Sun à Cuiheng prit finalement fin à l'âge de treize ans, en 1879, lorsqu'il monta à bord du navire à vapeur britannique, le *Grannoch*, accompagné de sa mère afin de se rendre à Hawaï où il serait pris en charge par Sun Mei. Le trajet passa par Hong Kong, d'où il nota dans son autobiographie ses premières impressions de la colonie : « Pour la première fois, j'ai aperçu les merveilleux bateaux à vapeur et l'immensité de l'océan. Dès lors, mon désir d'en apprendre davantage sur l'Occident et d'explorer le vaste monde s'accrut. »¹².

À son arrivée dans le royaume hawaïen, l'influence commerciale et religieuse occidentale y était déjà très marquée. Les îles avaient été ouvertes au monde depuis un demi-siècle et leur essor ne semblait pas près de ralentir. Banques et compagnies y avaient fait construire des immeubles

modernes, tandis que les ports étaient animés par des navires venus de contrées lointaines. Cet environnement dynamique, en pleine modernisation sous l'effet de la présence étrangère, allait profondément marquer l'adolescence de Sun Wen. Non complètement livré à lui-même dans ce nouveau monde, il pouvait compter sur son frère et sur la communauté chinoise locale pour faciliter son intégration¹³. Sun Mei prit très au sérieux son rôle d'aîné, tel que dicté par les mœurs confucéennes, mais aussi par la générosité d'un homme parti de rien. Il souhaitait offrir à son cadet les opportunités auxquelles lui-même n'avait jamais eu accès, dépensant plusieurs centaines de dollars afin que Wen puisse poursuivre son éducation.

C'est à la Bishop's School, aussi connue sous le nom d'Iolani College, à Honolulu, à l'automne 1879, que Wen amorça une acculturation progressive qui contribua à son développement intellectuel, tout en l'éloignant des référents traditionnels chinois. L'école fonctionnait entièrement en anglais, langue que le jeune Sun ne maîtrisait pas encore¹⁴. Les quelques autres élèves chinois et les enseignants l'aidèrent à l'apprendre rapidement. L'éducation dispensée y était fondamentalement britannique dans ses méthodes, sa discipline et ses manuels. Fondé par des missionnaires anglicans, le pensionnat baignait dans une culture étrangère au jeune Chinois, fortement marquée par les idées monarchiques et chrétiennes. L'instruction religieuse occupait une place centrale et les élèves participaient à des prières quotidiennes matin et soir. L'objectif de cette formation était d'inculquer la doctrine chrétienne tout en développant un esprit critique envers les superstitions ou l'idolâtrie, considérées comme des obstacles au progrès. Rien dans cet enseignement ne visait à transmettre des idées républicaines ou révolutionnaires à Wen. L'attitude générale de l'institution demeurait conservatrice et parfois hostile à l'influence américaine croissante dans l'archipel. Le comportement de Sun n'indiquait alors aucun esprit rebelle. La seule transformation notable de ses croyances fut son désir de devenir un chrétien protestant, ayant été immergé dans cet environnement religieux et observant plusieurs camarades chinois confirmer leur

foi¹⁵. À l'été 1882, après trois années d'éducation, Sun Yat-sen obtint son diplôme avec une compréhension du monde fondée sur les enseignements occidentaux. Il développa également une grande confiance en ses capacités intellectuelles après avoir reçu le second prix de grammaire anglaise, distinction remise par le roi d'Hawaï Kalākaua¹⁶(1836-1891). Si ce succès fut une grande source de fierté pour Sun Mei, celui-ci se montra beaucoup moins enthousiaste lorsque son jeune frère entreprit de lui prêcher que la vénération des idoles domestiques constituait un péché¹⁷.

À l'automne de 1882, Wen poursuivit ses études à l'école secondaire d'Oahu, aujourd'hui connue sous le nom de Punahou School. L'institution était administrée par des missionnaires américains congrégationalistes et presbytériens. Sun y approfondit ses connaissances occidentales, notamment dans les domaines de la médecine et du droit. Cet environnement chrétien renforça encore davantage sa volonté de se convertir¹⁸. Toutefois, ses intentions d'être baptisé, ainsi que la poursuite de ses études à l'étranger, furent brusquement interrompues lorsque son frère aîné apprit l'existence de ce projet. Profondément offensé par la perspective que son cadet puisse aller à l'encontre des traditions ancestrales, Sun Mei décida, à l'été 1883, de le renvoyer en Chine¹⁹.

Peu importe l'ampleur de la grogne familiale provoquée par ses études auprès des étrangers, nul ne pouvait retirer à Sun Wen l'influence britannique et américaine, qu'avaient exercée sur lui ses années formatrices à Hawaï. Les attitudes coloniales étaient omniprésentes dans son éducation, puisqu'il était communément admis que les peuples dits « primitifs » pouvaient être tirés de leur arriération par l'occidentalisation de leur civilisation. Les superstitions culturelles étaient présentées comme l'entrave principale au progrès d'un peuple, leur « libération » passant par une attaque zélée de ces croyances. Wen rapporta avec lui deux livres en anglais, un ouvrage portant sur la Chine et une Bible, révélant l'influence croissante des lectures étrangères dans son parcours. Ses racines demeuraient chinoises, mais cette exposition allait progressivement orienter sa réflexion vers la réforme de sa société.

C'est pourquoi, à son retour dans son village natal de Cuiheng, il fut profondément frappé par la réalité qu'il y découvrit. La société qu'il avait quittée quatre ans plus tôt lui apparaissait désormais dépourvue de développement modernisateur. Sun Wen entreprit de prêcher ce savoir étranger, remettant avec assurance en question les croyances populaires du village. Avec l'appui d'un autre esprit réformateur antimandchou originaire de Xiangshan et lui aussi éduqué à l'occidentale à Shanghai, Lu Haodong (1868-1895), ils s'en prirent à une divinité locale dans l'espoir d'« éclairer » et de libérer les villageois de leur arriération²⁰. Les habitants, profondément attachés à leurs croyances, ne réagirent évidemment pas favorablement à cette défiance de l'autorité divine. Le démembrement d'un bras d'une statue constitua un acte révolutionnaire²¹. Sun, qui avait déjà acquis la réputation de « petit démon étranger » en raison de ses discours moralisateurs et de son arrogance intellectuelle, fut rapidement identifié comme responsable de cet acte d'iconoclasme. Contraint de réparer les dommages causés, sa famille dut payer les réparations et Sun fut forcé de quitter Cuiheng. Il bénéficia toute même de leur soutien financier afin de poursuivre ses études à Hong Kong²². Cet épisode révèle déjà plusieurs traits marquants de sa personnalité. Wen y manifesta une confiance telle dans ses convictions qu'elle confine à l'arrogance, accompagnée d'une attitude effrontée, voire agressive, dans son approche réformatrice.

Arrivé à Hong Kong à l'automne 1883, à 17 ans, il reprit ses études secondaires à la Diocesan Boys' School, mais n'y resta que brièvement, puisqu'au printemps suivant Sun Wen transféra à la Government Central School, aujourd'hui connue sous le nom de Queen's College²³. Cette période fut particulièrement formatrice pour le jeune étudiant, l'institution lui permettant de recevoir un enseignement en anglais et en chinois, contribuant ainsi à le réancrer dans son cadre culturel d'origine, bien que dans un milieu largement occidental. Il y renforça sa connaissance de la pensée traditionnelle chinoise à travers l'étude des classiques et de l'histoire tout en perfectionnant sa maîtrise écrite. Plus significatif encore pour sa vie personnelle fut sa

familiarisation avec le Dr Charles Hager (1851-1917), missionnaire congrégationaliste américain, qui officialisa son affiliation au christianisme en le baptisant²⁴. L'importance de cet événement est soulignée par son adoption du nom cantonnais Yat San, 日新²⁵, ensuite raffiner à Yat Sin, 逸仙²⁶²⁷, puis Yat-sen, nom sous lequel il deviendra connu en Occident²⁸.

Non seulement avait-il brisé le moule traditionnel en confirmant son affiliation spirituelle au christianisme, mais il l'avait fait en opposition consciente à la volonté de ses proches et, par extension, au principe confucéen de piété filiale. Or, il ne serait pas juste de dire que Sun Yat-sen se détacha de sa base confucéenne, puisqu'en mai de cette même année il fut de passage à Cuiheng afin d'épouser la femme que ses parents lui avaient choisie, Lu Muzhen (1867-1952). S'il se plia à cette attente familiale afin d'assurer la continuité de la lignée Sun, alors que la jeune femme allait élever avec dévouement leurs enfants, Yat-sen demeura bien plus intéressé par son perfectionnement intellectuelle et sa soif de voyages à l'étranger. Lors de ce retour à son village natal, seulement un an après l'incident iconoclaste qui l'avait contraint à quitter Cuiheng, il profita néanmoins de l'occasion pour effectuer une visite de prosélytisme chrétien avec ses amis étrangers, affichant de manière spectaculaire une identité transformée qu'il assumait ouvertement²⁹.

L'assurance autrefois arrogante se transformait alors progressivement en une volonté de projeter une personnalité capable de rallier d'autres individus à ses idées. Sitôt baptisé, sa conviction devint manifeste et sa capacité de persuasion s'affirma comme l'une de ses principales qualités, pouvant parfois relever d'une forme de manipulation. Le Dr Charles Hager décrivit plutôt le magnétisme personnel du jeune homme comme suit : « L'influence de Sun était telle qu'il parvenait à convaincre les hommes de la vérité de ses idées. C'est cette même capacité qui lui permettait presque toujours de faire accepter ses opinions. »³⁰

Reste qu'il n'avait pas entièrement changé, puisqu'il commit peu après un autre acte d'iconoclasme en brisant le doigt d'une idole voisine de celle qui avait déjà été endommagée auparavant. La réaction des habitants fut semblable à celle de l'incident précédent. Sun fut de nouveau expulsé du village et sa famille dut, une fois encore, payer les dommages causés. Cette fois toutefois, son frère aîné, Sun Mei, réagit avec beaucoup plus de sévérité. Informé à la fois de cet incident et du baptême de son cadet, il entra dans une grande colère. En 1886, il convoqua Sun Yat-sen à Hawaï sous prétexte d'un transfert de propriété, interrompant ainsi ses études. L'embrouille visait à mettre à l'épreuve la détermination religieuse de Yat-sen, puisque son frère lui coupa toute aide financière afin de sanctionner ce qu'il considérait comme une insolence inacceptable³¹.

Sun Yat-sen, alors âgé de vingt ans, s'était déjà rapproché des communautés chrétiennes et utilisa ces relations afin d'obtenir les fonds nécessaires pour retourner à Hong Kong. Sa proximité avec le Dr Hager lui permit également d'accéder à des études médicales à l'École de médecine de l'hôpital de Canton sous la direction du Dr John G. Kerr (1824-1901). Là-bas, il retrouva l'un de ses anciens amis, Lu Haodong, qui, en compagnie de Zheng Shiliang (1863-1901), fils d'un marchand éduqué à Shanghai, discutait longuement du destin de la Chine³². Ce dernier personnage est particulièrement notable, puisque Zheng possédait des liens avec l'une des plus importantes sociétés secrètes du sud de la Chine, les Triades³³. Leur prédominance au sein des communautés cantonaises d'outre-mer, tout comme leur tradition antidynastique, en faisait une force potentiellement non négligeable dans l'hypothèse d'un renversement du pouvoir mandchou.

Ces discussions entre jeunes hommes furent sans doute alimentées par les nouvelles provenant de la guerre franco-chinoise (août 1884-juin 1885). Les causes et les conséquences de la défaite au Tonkin, largement perçue comme humiliante, avaient profondément marqué les cercles intellectuels chinois. Sun Yat-sen suivit le déroulement de ce conflit à travers la lecture de

journaux chinois et étrangers, et il affirma plus tard que cet événement l'avait fortement impressionné, moins en raison de l'expansion impériale française que par la démonstration apparente de l'incompétence de la haute Cour mandchoue³⁴.

Cet épisode marque un élargissement significatif de son inquiétude face à la vulnérabilité de la Chine et son intérêt croissant pour la réforme. Ses critiques ne se limitaient plus aux superstitions religieuses ou aux pratiques sociales traditionnelles, mais s'étendaient désormais au fonctionnement du système politique impérial. Toutefois, il serait exagéré de voir dans ces prises de position l'émergence immédiate d'une vocation révolutionnaire, interprétation qui relève davantage de la construction ultérieure du récit nationaliste que l'état de sa pensée à cette époque.

Son passage au Collège de médecine de l'Alice Memorial Hospital à Hong Kong, à partir de l'automne 1887, révèle plutôt un esprit réformateur curieux et intellectuellement engagé. Au sein de son cercle d'amis, parfois surnommé les Quatre Grands Bandits, Sun Yat-sen discutait ouvertement d'idées critiques à l'égard du régime mandchou. S'imaginant une réincarnation de son héros revendiqué, Hong Xiuquan, le chef de la rébellion Taiping, Sun se plaisait parfois à imaginer la possibilité d'un bouleversement radical de l'ordre établi. Ces discussions pouvaient même prendre une dimension expérimentale, les étudiants allant jusqu'à tester la fabrication de bombes artisanales dans les laboratoires de chimie de l'école. Cependant, ces dispositions révolutionnaires relevaient encore largement de spéculations intellectuelles plutôt que d'un véritable projet politique structuré. Sun Yat-sen envisageait surtout la possibilité de contribuer à la modernisation de la Chine comme intellectuel formé aux savoirs occidentaux, capable de transmettre ces connaissances à l'intérieur même du système impérial. Sa soif d'apprentissage demeurait insatiable. Il consacrait une grande partie de son temps à la lecture et à l'étude, se plongeant aussi bien dans l'histoire dynastique chinoise que dans des traductions occidentales

portant sur la Révolution française ou sur les théories évolutionnistes de Charles Darwin(1809-1882)³⁵.

Cette curiosité intellectuelle impressionnait ses professeurs, notamment le Dr James Cantlie (1851-1926) et le Dr Ho Kai (1859-1914), qui reconnurent rapidement les qualités exceptionnelles de leur étudiant. L'influence de ces mentors fut déterminante dans l'évolution de ses idées. À travers leurs enseignements, Sun Yat-sen développa progressivement une conception plus large du destin de la Chine dans un monde dominé par les puissances occidentales. Les notions associées au darwinisme social, largement diffusées dans les milieux intellectuels chinois de la fin du XIX^e siècle, contribuèrent notamment à façonner sa perception d'un monde marqué par la compétition entre puissances, de plus en plus pensé en termes de nations, et par la nécessité pour la Chine de se réformer afin d'y survivre. Vers la fin de ses études, sous l'influence réformatrice du Dr Ho Kai, Sun Yat-sen en vint à croire que le retard de la Chine résultait en grande partie d'un mauvais leadership politique. Il envisagea alors la possibilité d'obtenir une position au sein de l'administration impériale, à partir de laquelle il pourrait promouvoir des réformes inspirées des modèles occidentaux, notamment des réformes constitutionnelles inspirées du Japon. Ses premières tentatives pour participer à ce processus réformateur se concrétisèrent entre 1890 et 1892, lorsqu'il écrivit au bureaucrate et ancien ambassadeur aux États-Unis, Zheng Zaoru (1827-1894). Dans cette correspondance, Sun suggérait que l'apprentissage des méthodes occidentales constituait la clé de la réjuvenation nationale, insistant notamment sur l'importance de réformer l'agriculture, l'éducation et le développement du capital humain afin de renforcer la puissance de la nation chinoise. Cette initiative demeura toutefois sans réponse. Sun partagea également certaines de ses idées avec l'écrivain réformiste Zheng Guanying (1842-1922). Ce dernier se montra intrigué par les propositions agricoles avancées par le jeune étudiant et en reprit certains

éléments dans ses propres écrits, mais il ne fut pas en mesure d'offrir à Sun l'opportunité politique qu'il recherchait³⁶.

Néanmoins, Sun Yat-sen obtint son diplôme de médecine en juillet 1892. Au cours de ces années formatrices, il avait tissé un vaste réseau de relations qui allait plus tard jouer un rôle essentiel dans ses activités politiques. Sa personnalité charmante et son aisance sociale lui permettaient de naviguer avec habileté entre différents milieux, adaptant son discours afin de rallier des soutiens dans des sphères sociales diverses. Ainsi, il avait déjà établi de nombreux contacts à l'échelle régionale, depuis son Xiangshan natal jusqu'à Hong Kong, mais aussi dans les communautés cantonaises du Guangdong et dans les réseaux missionnaires protestants³⁷. Par ces liens religieux et éducatifs, Sun Yat-sen disposait également d'un accès privilégié à certains cercles européens et américains. Parmi ces relations, l'amitié la plus importante demeurait celle qu'il entretenait avec le Dr James Cantlie, qui continuerait de jouer un rôle déterminant dans sa vie³⁸.

Aidant son étudiant privilégié immédiatement après sa graduation à débiter sa pratique chirurgicale à Macao, et non à Hong Kong en raison de la non-reconnaissance de son diplôme pour la pratique de la médecine moderne dans la colonie, le Dr James Cantlie tenta d'assurer à Sun Yat-sen un début de carrière respectable. Sun y établit son « apothicairerie chinoise-occidentale », où il combinait certaines pratiques médicales traditionnelles avec les connaissances apprises durant sa formation occidentale. Cantlie lui-même l'assista à l'occasion lors de certaines opérations plus complexes. Toutefois, les autorités portugaises refusèrent à leur tour de reconnaître la légitimité de sa pratique. Sun Yat-sen fut donc contraint de quitter Macao et de se relocaliser à Guangzhou (Canton) afin d'y ouvrir une nouvelle « apothicairerie Est-Ouest », accompagnée de quelques herboristeries. Tout en tentant d'y établir sa carrière médicale, il continua d'entretenir ses idéalisations réformatrices et ses expérimentations politiques, allant même jusqu'à participer

anonymement à la rédaction d'articles pour un journal hebdomadaire antidynastique avec l'aide de certains anciens compagnons de ses années universitaires³⁹.

Or, si la rentabilité de ses entreprises demeurait encore précaire et loin d'être une voie véritablement lucrative, Sun Yat-sen en vint à percevoir les limites de la médecine comme moyen d'influence pour la réjuvenation de la Chine. Il voulut donc frapper directement à la porte du gouvernement et offrir ses services à la cause réformatrice à l'intérieur même du système impérial. Son éducation et sa connaissance du monde occidental avaient inspiré en lui la confiance d'être pris au sérieux, puisqu'un homme possédant de tels talents lui semblait constituer un atout précieux pour la nation⁴⁰.

Au début de 1894, Sun entreprit un voyage vers le nord, plus précisément vers Tianjin, en compagnie de son loyal ami Lu Haodong. Leur objectif était d'y rencontrer le vice-roi Li Hongzhang (1823-1901), homme d'État Qing reconnu pour ses politiques réformatrices institutionnelles, notamment dans les domaines de l'éducation et de l'administration militaire⁴¹. Le manuscrit qu'ils apportaient avec eux, fruit d'une rédaction minutieuse, présentait un programme de réformes socio-économiques structuré en quatre composantes : le développement des talents par l'éducation, l'encadrement et la mécanisation des pratiques agricoles, l'application des connaissances scientifiques et industrielles, ainsi que la libre circulation des biens par l'allègement des contraintes fiscales et l'amélioration des réseaux de transport. Sun y présentait la valeur de sa propre personne comme potentiel agent réformatrice, reprenant plusieurs idées issues des discussions critiques qui avaient alimenté, derrière les portes closes, de nombreuses conversations entre jeunes intellectuels de sa génération. Ce document prenait la forme d'une véritable pétition politique, voire d'un curriculum vitae intellectuel, destiné à démontrer la pertinence de ses propositions pour la réjuvenation de la Chine⁴². Il s'agissait également d'une tentative d'ascension sociale par une voie détournée. Sun Yat-sen était privé de la reconnaissance offerte par la voie traditionnelle des

examens impériaux et ne bénéficiait pas non plus du prestige d'une grande lignée familiale⁴³. Conscient de cette faiblesse, il tenta de compenser en misant sur ses propositions réformatrices. Afin de faciliter cette rencontre tant espérée, il obtint à Shanghai une lettre d'introduction du journaliste et réformiste Wang Tao (1828-1897)⁴⁴.

Pour une fois, la chance ne fut pas en faveur de Sun Yat-sen. Il n'eut pas l'occasion de faire audience devant Li Hongzhang qui, dans des circonstances normales, aurait peut-être pu recevoir ce curieux personnage. L'éclatement, en juin 1894, de la guerre avec le Japon dans la péninsule coréenne le priva toutefois de ce luxe, et il n'est même pas certain que Li Hongzhang ait lu le manuscrit⁴⁵. Même en l'absence de cet événement, il est possible que ce dernier n'ait pas valorisé la valeur des études étrangères ni accordé au nom Sun un patronage respectable⁴⁶. Sun Yat-sen aurait alors pu connaître la même frustration d'une position gouvernementale médiocre et dépourvue d'influence. L'aspirant administrateur était privé à la fois de la reconnaissance par la voie traditionnelle des examens impériaux et du prestige familial qui facilitait l'ascension dans la bureaucratie.

Ainsi, l'ascension à la notoriété sociale par la voie officielle lui apparaissait désormais fermée. Il renonça progressivement à ses aspirations de travailler au renouveau de la Chine à l'intérieur des paramètres politiques établis. Rejeté par l'indifférence de son propre gouvernement envers ce qu'il percevait comme son caractère exceptionnel, Sun Yat-sen repartit de Tianjin déçu, son égo insulté. Après cet épisode, il chercherait désormais à forger sa propre voie vers la réjuvenation nationale. L'institution impériale Qing lui apparaissait dorénavant comme l'obstacle principal à cet objectif. Ce qui n'avait été jusque-là qu'un intérêt intellectuel pour les idées révolutionnaires allait progressivement se transformer en un engagement politique sérieux. Sun Yat-sen entreprit alors d'opérer aux marges du pouvoir, cherchant à orienter l'effort réformateur en

dehors de la structure de la gouvernance impériale, afin de transformer la Chine en une entité politique moderne.

1.2 Dr. Sun Yat-sen, le révolutionnaire périphérique au milieu politique

Relégué aux marges du mouvement réformiste et exclu du centre politique, dans un contexte des contraintes croissant pesant sur le cadre institutionnel impériale, le Dr Sun Yat-sen en vint à concevoir une voie d'action antidynastique pour sauver la nation. Contrairement à son héros rebelle Hong Xiuquan, Sun n'était ni enraciné dans une tradition de rébellion ni disposé à mener une longue guerre civile organisée. Il cherchait plutôt à déclencher une révolution rapide financée par ses réseaux personnels. Il débuta donc ses démarches là où il pouvait attirer le plus facilement sympathies, disciples et surtout argent, à Honolulu.

À la fin de l'été 1894, il quitta Hong Kong pour Hawaii alors que le désenchantement s'étendait sur une Chine affaiblie par la montée de la puissance japonaise. Arrivé à Maui, il retrouva son frère Sun Mei. Malgré leurs anciennes querelles religieuses, par devoir filial envers son frère, soutint les ambitions politiques de son cadet, lui promettant des fonds et l'introduisant auprès de figures influentes de l'archipel. Constatant l'insatisfaction croissante envers le gouvernement parmi la communauté chinoise d'outre-mer, Sun réunit bientôt une vingtaine de jeunes Cantonais lors de la fondation de sa première organisation antidynastique.

Le 24 novembre 1894 est fondé le Xingzhonghui, soit la Société pour la renaissance chinoise, destinée à financer les conspirations de Sun Yat-sen. Sa courte constitution dénonçait l'ingérence étrangère et la corruption dynastique, sans mention explicite d'un soulèvement ou de l'établissement d'une république. Les membres juraient fidélité à la cause, la main gauche posée sur une bible. Une cotisation de cinq dollars d'argent était exigée pour l'adhésion, tandis que des

contributions de dix dollars pouvaient être versées comme actions remboursables à cent dollars après la réussite de la révolution.

Au départ, les investisseurs étaient surtout d'anciens camarades de Sun à l'école Iolani. Avec le temps, les rangs du Xingzhonghui s'élargirent pour diverses raisons. Certains sympathisaient avec les idées républicaines après l'établissement de la République hawaïenne, d'autres partageaient des convictions antimonarchiques, mais la motivation la plus forte demeurait le sentiment antimandchou au sein des communautés chinoise d'outre-mer, notamment parmi les travailleurs migrants, sans pour autant s'y limiter⁴⁷. D'autres encore voyaient en Sun un homme promis à un grand destin et cherchaient à tirer parti de son aura en s'associant à son ascension. Entre novembre 1894 et septembre 1895, l'organisation recueillit 1 388 dollars d'argent, dont 288 provenaient des membres et 1 100 de contributions volontaires. Sun Mei et Deng Yinnan (1846-1923), un riche planteur de sucre, ils fournirent à eux seuls plus de la moitié de ces dons⁴⁸. Les *Huaqiao*⁴⁹ démontraient ainsi leur volonté d'investir dans la politique chinoise⁵⁰. Sun, issu de la diaspora, apparaissait comme l'un des leurs, un homme d'origine modeste capable de représenter leurs intérêts et d'incarner le succès de l'expérience migratoire.

En janvier 1895, la défaite des Qing face au Japon fut un désastre. Alors que des soldats démobilisés erraient dans le pays, la situation semblait propice à la rébellion. Sun annula son voyage vers les États Unis et retourna à Hong Kong à la demande de son allié révolutionnaire Charles Soong. La branche locale du Xingzhonghui réunit plusieurs de ses anciens compagnons antidynastiques, Zheng Shiliang, Lu Haodong et Chen Shaobai, l'un des Quatre Grands Bandits. Depuis la colonie britannique, ils espéraient préparer une conspiration visant le maillon faible du régime mandchou, le sud de la Chine.

Un autre groupe, le *Furen Wenshe* de Yang Quyun (1861-1901), rejoignit bientôt le mouvement avec son slogan d'expulser les Mandchous, de restaurer la Chine et d'établir une

république. Plus âgé et mieux enraciné localement, Yang fut choisi comme président d'un gouvernement provisoire. Ce choix révélait que Sun ne faisait pas l'unanimité parmi les progressistes occidentalistes. La rivalité factionnelle qui en résulta poussa Sun à diriger personnellement l'insurrection planifiée à Guangzhou en mars 1895, espérant confirmer son leadership⁵¹.

Le rôle de Sun est révélateur de sa méthode. Profitant des conseils de son ancien professeur Ho Kai, il lança une campagne de propagande dans la presse locale avec l'aide de journalistes étrangers sympathisants afin de diffuser des idées pro-occidentales associées à leur prétendu parti réformiste, tout en laissant entendre qu'une rébellion approchait. L'image d'une insurrection imminente cherchait surtout à influencer l'opinion publique britannique afin de susciter une neutralité bienveillante envers une révolution modérée et ordonnée. L'incohérence de certains articles du *China Mail*, favorables à une monarchie constitutionnelle, révèle plutôt la stratégie de Sun, adapter son discours à des publics différents afin de rallier des soutiens variés⁵². Il explora toutes les avenues possibles, allant jusqu'à solliciter les ambassades japonaise et allemande pour obtenir des armes, mais sans succès.

Le complot de Guangzhou était ambitieux et bien organisé, mais les activités de recrutement menées par Yang à Hong Kong furent découvertes par les autorités coloniales. Le télégramme d'alerte traversa la rivière des Perles avant les insurgés. Lorsque les quatre cents hommes arrivèrent à l'aube du 28 octobre 1895, ils furent immédiatement confrontés par la garnison Qing. La plupart furent renvoyés dans leurs villages, mais les conspirateurs à leur tête furent arrêtés. Parmi eux se trouvait Lu Haodong, qui refusa sous la torture de dénoncer ses compagnons. Il déclara seulement que sa mort serait singulière, rappelant que tous les révolutionnaires ne pourraient être éliminés. L'insurrection se termina par son exécution et celle de plusieurs camarades. Le seul acteur majeur à échapper à la répression fut son organisateur, Sun. Sa tête mise à prix par les autorités de

Guangzhou, Sun parvint à fuir vers Macao puis à rejoindre Hong Kong le 29 octobre. Conseillé par le Dr Cantlie et un avocat, il embarqua rapidement sur un navire afin d'éviter l'extradition⁵³. À partir de ce moment et pour plusieurs années, il devint un fugitif des autorités impériales. Son activité révolutionnaire se déroulerait désormais en exil, dépendante de réseaux étrangers et des communautés *huaqiao*.

Son prochain arrêt fut Kobe, où il arriva le 12 novembre en compagnie de Zheng Shiliang et Chen Shaobai. La presse japonaise qualifia la tentative de Guangzhou de révolution et présenta Sun comme le leader du parti révolutionnaire chinois. Cette terminologie eut un effet notable sur sa propre conception du mouvement. Jusqu'alors, Sun pensait davantage en termes de rébellion traditionnelle antidynastique. Le terme révolution, *geming*⁵⁴, conférait désormais une légitimité politique moderne à son projet⁵⁵. L'attention internationale renforça aussi l'importance pour lui de cultiver une image publique adaptée à cette cause.

Il modifia alors son apparence, coupa sa natte et adopta la moustache ainsi que le costume occidental, inspiré du style japonais de l'ère Meiji. Ce changement lui permit d'échapper plus aisément aux agents Qing, tout en signalant son orientation moderne lorsqu'il sollicitait des fonds pour de futures révoltes. Au Japon, il établit également une branche du Xingzhonghui parmi les Cantonais de Yokohama, mais les contributions demeurèrent limitées. Il dut finalement emprunter de l'argent à ses amis et à son frère pour retourner à Hawaï.

Sun revint dans l'archipel hawaïen en janvier 1896 afin de retrouver sa famille, qui avait dû quitter Cuiheng pour éviter les représailles des Mandchous. Leur sécurité fut assurée par Sun Mei⁵⁶. Cette situation met en lumière un aspect moins souvent souligné de son engagement politique. L'activisme révolutionnaire de Sun impliqua fréquemment des conséquences directes pour ses proches. De l'iconoclasme qui entraîna des amendes pour les siens à l'insurrection ayant coûté la vie à un ami d'enfance, son parcours dépendit constamment du soutien matériel et

personnel d'autrui, soutien qui exposa fréquemment ses alliés aux risques de la répression impériale.

Durant ses six mois à Hawaï, Sun retrouva également son ancien mentor, le Dr Cantlie, qui se rendait en Angleterre avec son épouse. L'anecdote est révélatrice du changement d'apparence du fugitif. Sa nouvelle tenue fut d'abord prise pour celle d'un Japonais par la nourrice de l'enfant des Cantlie, qui lui adressa la parole dans cette langue. La confusion fut rapidement dissipée et la rencontre, bien que brève, annonçait leurs retrouvailles futures à Londres⁵⁷.

1.3 Le culte à l'origine de l'historiographie nationaliste

La mode d'action révolutionnaire de Sun est à ce point bien établie que, ne rejoignant pas immédiatement le Dr Cantlie pour approfondir ses connaissances, il reprend plutôt ses opérations de financement auprès des *Huaqiao*. Le moral de la branche hawaïenne fondatrice étant complètement à plat, il se tourne vers les États-Unis pour y effectuer une tournée à partir de juin 1896. La mobilité constante de cet aventurier exilé lui vaut d'être observé de près par les agents diplomatiques impériaux tout au long de son séjour entre la Californie et New York. Les autorités Qing poursuivent activement Sun, cherchant à obtenir sa capture par la diffusion de son infamie dans les grands ports sinisés d'Asie. Sa campagne en Amérique est rapidement communiquée aux diplomates chinois lorsque Sun, dans une imprudence notable, compromet son anonymat en se faisant photographier à San Francisco⁵⁸.

Les premiers jours du Dr Sun Yat-sen dans la capitale de l'Empire britannique prennent l'allure d'une visite presque touristique, admirant la vie anglaise depuis l'épicentre culturel de son éducation missionnaire. Il bénéficie de l'hospitalité de son mentor, le Dr Cantlie et de Mme Cantlie, qui l'aident à se trouver un hôtel près de leur résidence où Sun se retrouve souvent. Lors d'un dîner, ses hôtes lui font remarquer la proximité de la légation chinoise, le taquinant d'y annoncer sa

présence tout en l'avertissant plus sérieusement de garder ses distances s'il ne veut pas être arrêté et renvoyé en Chine pour y être exécuté. Le ministre Qing en Grande-Bretagne, Gong Zhaoyuan (1836-1897), avait déjà tenté d'obtenir l'extradition du fugitif auprès du Foreign Office, mais sans succès. Des moyens alternatifs furent donc envisagés pour s'emparer de sa personne⁵⁹.

C'est le dimanche 11 octobre 1896 que le Dr Sun Yat-sen disparaît soudainement. Il est alors séquestré dans la légation chinoise et y demeure détenu pendant douze jours. Le récit de la manière dont il se retrouve derrière les barreaux reste un point de débat entre deux versions contradictoires. La divergence entre ce que Sun affirme initialement et ce qu'il raconte plus tard à ses loyalistes révèle déjà la fabrication progressive d'une image publique élogieuse. Dans une première version, il est la victime d'une ruse d'agents chinois qui l'amènent à son insu dans la légation. Des récits ultérieurs décrivent plutôt une visite volontaire de l'exilé venu confronter la délégation avec ses idées révolutionnaires, avant d'être arrêté lors d'une seconde visite. La première version est celle que Sun publie dans *Kidnapped in London* en janvier 1897. La seconde apparaît dans un article du *Kobe Chronicle* et est reprise dans le *China Mail*. L'auteur reste anonyme, mais il est probable qu'il s'agisse d'une fabrication de Chen Shaobai⁶⁰.

Celui-ci étant resté au Japon, il avait tout intérêt à valoriser le caractère de Sun Yat-sen. Au sein du Xingzhonghui, la rivalité factionnelle avec Yang Quyun avait perduré après l'échec de Guangzhou, les deux adversaires se blâmant mutuellement pour le désastre. Yang s'était montré plus fort dans cette compétition pour le leadership et avait lui aussi été contraint à l'exil, prenant la direction de l'Afrique du Sud. Cette situation aurait poussé Chen Shaobai à renforcer le prestige de Sun par tous les moyens nécessaires, notamment en utilisant l'épisode de l'enlèvement à Londres pour embellir l'image du révolutionnaire en le présentant comme un acte héroïque⁶¹.

L'expérience de ses douze jours de détention est particulièrement marquante pour Sun Yat-sen. Elle renforce son caractère personnel sur le plan spirituel alors que sa foi est mise à l'épreuve.

Il se voit comme un enfant prodige promis par Dieu à une ascension politique. La perspective d'une mort atroce l'effraie profondément et transforme cet épisode en moment capital de son existence. Ses tentatives de communication avec l'extérieur échouent d'abord, mais Sun parvient finalement à convaincre un domestique de la légation nommé Cole de lui porter secours, invoquant à la fois la piété chrétienne, la solidarité prolétarienne et la promesse d'une récompense financière. Le samedi soir du 17 octobre, un messenger informe le Dr Cantlie que Sun Yat-sen a été enlevé et emprisonné par la légation chinoise depuis une semaine⁶²!

Cantlie agit immédiatement. Il se rend d'abord à Scotland Yard, où les policiers refusent de s'impliquer, doutant de la véracité de l'affaire. Ses démarches se multiplient, il contacte le Foreign Office, tente d'intervenir directement auprès de la légation, engage des détectives privés et sollicite la presse. Après plusieurs jours d'efforts, l'histoire finit par atteindre le journal *The Globe*, qui publie un article le 22 octobre. La légation se retrouve rapidement assiégée par les journalistes et le gouvernement britannique fait pression sur le ministre Gong. Le lendemain, sous une pression médiatique devenue insoutenable, la légation Qing libère Sun Yat-sen, qui se retire brièvement chez les Cantlie⁶³.

Ce qui est de la plus grande importance est que, dès ce moment, Sun saisit qu'il fut dorénavant au centre d'une exaltation médiatique. Il était prisé de tous les journalistes, l'agence Reuters avait fait voyager l'histoire sensationnelle de son enlèvement dans tout le Commonwealth, aux États-Unis, au Japon, à Hong Kong, à Singapour, à Shanghai et, bien sûr, dans les communautés *huaqiao*. Il allait ainsi accorder aux médias une multitude d'entrevues, fournir des correspondances publiées dans les journaux et donner des conférences de presse. Autant dire qu'il avait effacé de sa réputation l'échec de Guangzhou et pouvait désormais façonner lui-même image⁶⁴. Sa maîtrise de l'anglais, sa familiarité avec la culture anglo-américaine, sa foi chrétienne, son apparence moderne et surtout sa personnalité magnétique ont contribué à complètement

charmer ses auditoires. Il attira toutes les louanges, complimenté pour son héroïsme, son caractère remarquable et sa vision éclairée. Le Dr Sun Yat-sen avait ainsi la plateforme idéale pour vendre son image de révolutionnaire, ses idées, mais encore plus primordial, ses réprimandes envers ses adversaires et la cause antimandchoue⁶⁵. De cet épisode contribua à ancrer son image, dans la conscience occidentale, comme celle du visage de la révolution en Chine, du moins du point de vue d'une audience étrangère⁶⁶.

Sun participa activement à forger son récit, notamment par la publication de son témoignage en janvier 1897. Il altéra également certains aspects, l'œuvre étant en grande partie écrit par le Dr Cantlie, lequel est soupçonné d'avoir rédigé des chapitres entiers portant sur ses propres actions⁶⁷. Sur ce point, cette première publication marque le début d'un processus de reconstruction narrative, puisque Sun en vint plus tard à désavouer plusieurs éléments de son expérience en cosignant la révision de son témoignage, dans laquelle il diffusait délibérément la notion qu'il serait entré courageusement dans la légation chinoise. Ce récit repris par Luo Jialun (1897-1969) en 1930 dans son livre intitulé *Une étude critique des sources sur le kidnapping à Londres de Sun Yat-sen*⁶⁸. Une autre marque apparente sur la documentation apparaît par le moyen du sinologue Herbert Giles (1845-1935), professeur à Cambridge, qui inclut dans son œuvre de 1898, *A Chinese Biographical Dictionary*, un passage écrit par le Dr Sun Yat-sen⁶⁹. Il y déplore le règne mandchou avec une passion bouillante, disant de sa libération une bonne fortune pour lui-même autant que pour les quatre cents millions de Chinois. La tournure de ses propos ne laisse aucun doute sur la perception qu'il voulait projeter, son destin était de mener la réjuvenation de la Chine⁷⁰.

Un autre aspect de son séjour à Londres est qu'il y demeura huit mois de plus afin d'y étudier, avec son éternelle concentration, tous les fruits intellectuels de la culture anglaise. Il aurait visité la bibliothèque du British Museum cinquante-neuf jours entre décembre 1896 et juin 1897, y restant plusieurs heures à lire une sélection variée de sujets comprenant la politique, le droit, le

militaire, l'agriculture, l'économie et bien plus. Ce qu'il lut n'est pas concrètement documenté, mais il est généralement admis que pendant ces longues heures, Sun Yat-sen fut exposé aux divers courants de pensée contemporains, associés à Henry George (1839-1897), John Stuart Mill (1806-1873), Karl Marx (1818-1883), Peter Kropotkin (1842-1921) et Montesquieu (1689-1755)⁷¹. Cette période que Sun considérait comme un épanouissement intellectuel, aurait informé sa propre vision du futur pour la Chine et sa conception embryonnaire des « Trois Principes du peuple ». Il publia aussi son plaidoyer à la neutralité britannique bienveillante, auquel il s'identifie comme un représentant d'un parti réformiste et modulé la réalité afin de ne pas choquer l'opinion publique anglaise⁷².

Or, le problème persiste quant au souvenir rétroactive de Sun sur son propre parcours politique, puisqu'il remémore ce moment comme l'éveil de son désir d'élaborer un programme révolutionnaire cohérent et de conceptualiser ses principes⁷³. Ce souvenir, provenant de son autobiographie écrite en 1918, met en lumière la manière dont Sun Yat-sen ajuste son récit, surtout après 1912. Il n'est d'ailleurs pas toujours fiable, se contredisant par moments, au sujet de l'endroit où il est né, disant une fois Hong Kong et une autre Honolulu, prétendant même être né chrétien. L'abondance de sources élogieuses consacré à Sun témoigne des efforts déployés pour veiller à son image, contribuant à la formation de l'historiographie nationaliste, comme en témoigne les écrits de Luo Jialun, renforçant l'idée de Sun comme leader prédestiné.

Cette dernière offre une lignée précise et sacralisée de ce qu'aurait été le père fondateur, révélant pourtant une tout autre réalité, celle de prendre un homme et de le rendre plus grand que nature dans un véritable culte⁷⁴. Dans cette interprétation, Sun serait né révolutionnaire, ayant guidé chaque effort de soulèvement anti-Qing, érigeant les « Trois Principes du peuple », fondement du tridémisme, en doctrine fondatrice et guidant, par sa personne comme dans les esprits, la révolution Xinhai et le mouvement révolutionnaire au sens large, y compris au-delà de sa vie, comme une

figure immortelle⁷⁵. La vision monolithique présente donc Sun Yat-sen comme un être infaillible, sage, et dont les échecs ne sont pas les siens mais ceux de ses associés. C'est donc ainsi que les événements de 1911-1912 sont interprétés, sous l'impression que le Tongmenghui et leur leader incontesté ont joué un rôle essentiel dans la radicalisation du peuple chinois et de la Nouvelle Armée, réclamant l'orchestration du soulèvement de Wuchang et ayant de plus complété l'abdication impériale⁷⁶.

Ainsi, les nationalistes, ceux réclamant de l'héritage tridémiste, diminuent ou ignorent complètement les autres acteurs en jeu dans la fin de la dynastie Qing. Ce qui demeure intéressant reste le fait même que les efforts révolutionnaires de Sun, grandissant en fréquence au tournant du siècle, ne semblent pas avoir eu un impact direct sur l'éclosion de la révolution tant attendue, celle de la fin de 1911 ayant finalement peu à voir avec lui⁷⁷.

Après la Grande-Bretagne, il retourna en Asie par la voie du Saint-Laurent pour atteindre le Japon en août 1897. L'île en voie de modernisation abrita l'exilé cantonais, alors qu'il se rapprocha de penseurs japonais nationalistes étonnamment compatibles, surtout d'un dénommé Miyazaki Tōrazō (1870-1922). Celui-ci avait vu en Sun Yat-sen un héros panasiatique qui lui était presque prophétisé. Ils communiquèrent lors de cette première rencontre par écrit, Miyazaki devint dès ce jour éternellement loyal et admiratif envers cet ami, lui dédiant un portrait élogieux et substantiel dans son autobiographie publiée en 1902, intitulée *Un rêve de trente-trois ans*⁷⁸. Celle-ci fut ensuite sélectivement traduite par Zhang Shizhao (1881-1973) et distribuée en Chine sous le nom Sun Yat-sen le grand révolutionnaire en 1903, comprenant une préface le décrivant comme le point d'origine des discussions révolutionnaires, une étoile guidant tout révolutionnaire et indispensable à la réjuvenation de la Chine⁷⁹. Cette version s'accorde avec la place que Sun souhaite occuper, puisqu'il aurait, en compagnie de Miyazaki, adopté le nom par lequel il est le

plus connu en Chine aujourd'hui, composé de deux simples caractères écrits, 中山, dit Nakayama en japonais, signifiant montagne centrale, ou Zhongshan en chinois⁸⁰.

L'image s'inscrit dans la représentation proposée par les historiens nationalistes, dans laquelle Sun apparaît comme une figure révolutionnaire centrale, mais le compte rendu, bien qu'actif, reste limité sur le plan des accomplissements concrets. Des neuf soulèvements qu'il finance par sa récolte de fonds et envoie en son nom notamment celui de Huizhou en 1900, une série de plusieurs tentatives entre 1907 et 1908 dans le Guangdong, puis la seconde révolte de Guangzhou en avril 1911, tous sont écrasés. L'aventurisme militaire n'eut aucunement mis feu à un brasier révolutionnaire tel que Sun l'aurait tant espéré, mais plutôt c'était l'envoi à la mort d'hommes voués, dans le manque de préparation et de leadership, à ne rien accomplir.

Dans un souci de nuance, il convient de souligner que l'activisme révolutionnaire de Sun Yat-sen aboutit à l'alliance du Xingzhonghui avec soixante-quatre autres groupes révolutionnaires, les plus notables étant le Huaxinghui, fondé en 1904 par Huang Xing (1874-1916), et le Guangfuhui, fondé en 1904 par Cai Yuanpei (1868-1940). Ainsi, le 20 août 1905, à Tokyo, naît le Tongmenghui, signifiant confrérie révolutionnaire, au sein duquel Sun Yat-sen fut élu *zongli*, soit directeur ou président⁸¹. Institutionnellement, ses membres se devaient de prêter allégeance aux quatre objectifs de ce dernier, comprenant l'expulsion des Mandchous, la restauration du règne chinois, l'établissement d'une république et l'égalisation des droits terriens. Son ascension à ce titre fut le résultat de l'unification d'entités divergentes en une force antidynastique singulière, la stratégie organisationnelle comptait sur les sociétés secrètes, les intellectuels et son journal propagandiste, *Min Pao*, le journal populaire, pour exercer son influence. Évidemment, l'unité de ce rassemblement révolutionnaire se basait sur l'acceptation de Sun comme leader, lequel avait d'ailleurs été choisi en raison de sa séniorité, de sa réputation de révolutionnaire de carrière, puis

de sa capacité à projeter une image positive du mouvement à l'étranger. Or, le Tongmenghui fut profondément affaibli par le factionnalisme, et de ce fait, le leadership de Sun Yat-sen n'était que conditionnel, rendant sa fonction beaucoup plus administrative, financière et diplomatique.

Même s'il est vrai que ce véritable parti politique hors-la-loi a exercé une influence antidynastique et révolutionnaire au sein des milieux éduqués et politisés en Chine, cet aspect demeure difficilement quantifiable pour la période allant de 1905 à 1911, faute d'indicateurs concrets. L'immense propagande du Tongmenghui n'est donc pas un indicateur d'une quelconque emprise idéologique sur l'opposition au gouvernement Qing⁸². Encore moins est-il un monolithe d'idées provenant seulement de son leader, ou la participation de cet organisme à diverses sociétés secrètes ne fait-elle de Sun le grand directeur de tous les acteurs révolutionnaires⁸³. Le décalage qui existe entre l'influence symbolique, voire spirituelle, de Sun Yat-sen et la portée concrète de ses actions est le symptôme le plus flagrant de sa canonisation rétroactive⁸⁴.

C'est pour dire qu'après 1912 et jusqu'à sa mort en 1925, la révolution tomba à plat, la République étant déchirée par les juntes militaires régionales, chacune avec son propre homme fort à sa tête. Sun avait, lui, ses loyaux teneurs de manteau avec lesquels il s'imposait dans son propre bout de la Chine. Ce fut dans sa province maternelle du Guangdong qu'il fit le centre de sa supposée seconde révolution et d'où le successeur du Tongmenghui, le Guomindang fondé en octobre 1912, opéra cette recalibration du leadership révolutionnaire, dorénavant dit nationaliste. Au sein de ce parti national chinois, Sun Yat-sen imposa graduellement sa vision pour la Chine, soit le Tridémisme, en référence aux « Trois Principes du peuple », avec bien évidemment lui-même comme point d'origine singulière de ce programme rationnel, sensé et sage, tel qu'il le signale dans ses conférences expliquant plus exactement ses principes⁸⁵. Il faut toutefois souligner que l'application d'une discipline au sein de son parti politique est le résultat d'un rapprochement du Dr Sun avec les principes soviétiques. Effectivement, le Guomindang, délaissé par les grandes

puissances libérales, s'est modelé sur le léninisme, imposant progressivement un culte à l'image de Sun qui vient l'élever rétroactivement au rang d'architecte de la révolution Xinhai⁸⁶ et de père de la nation chinoise dans la documentation historique⁸⁷.

Ce qu'il faut retirer de l'historiographie nationaliste, c'est qu'il y existe une lecture antimandchoue, érigeant Sun Yat-sen en figure de libérateur, venant influencer mais surtout simplifier notre compréhension des événements de 1911-1912 ayant mené à l'abdication de la dynastie Qing⁸⁸. Tout comme les biais, il suffit d'être conscient de ces penchants et de ces rhétoriques pour mesurer la véracité des réclamations les plus suspectes. À travers une relecture critique des actions réformistes et révolutionnaires du Dr Sun Yat-sen, il devient évident qu'il existe un faussé entre la conception simpliste des nationalistes de la révolution Xinhai et ce qui s'est concrètement déroulé. De cette élaboration sur le sujet principal du culte et de l'historiographie problématique, il est maintenant temps d'aller au-delà du père fondateur en recentrant l'analyse de la révolution sur la Chine continentale.

II. Vers la révolution Xinhai

Ce qui éclate dans le Hubei à Wuchang en octobre 1911 n'est pas le produit d'une impulsion externe, mais bien la culmination de tensions antidynastiques issues des succès limités, des échecs répétés et des contradictions internes du réformisme Qing. Les griefs qui alimentent la révolution prennent racine dans les décennies qui précèdent le milieu du XIX^e siècle, alors que se révèle l'inadéquation croissante des cadres gouvernementaux traditionnels face aux transformations du monde moderne. Les tentatives accélérées de réforme entreprises par des lettrés soucieux d'y remédier, les obstacles à leur application et les divergences quant aux domaines à transformer contribuèrent à élargir les fractures au sein de l'Empire. Le repli des élites conservatrices face aux éléments progressistes repoussa progressivement les composantes les plus modérées du mouvement réformiste vers des positions, des méthodes et des organisations plus radicales. Les tensions révolutionnaires procèdent donc davantage de ces pressions internes, issues du déclin de la dynastie Qing, que des causes simples présentées dans le discours nationaliste⁸⁹.

Loin du Tongmenghui, et plus encore du Dr Sun Yat-sen, ce chapitre se penche sur les éléments concrets et domestiques du soulèvement révolutionnaire. Il s'agit d'examiner le préambule réformiste ayant précédé la révolution d'octobre 1911, l'accélération de la modernisation de l'État Qing, la croissance de la dissidence, ainsi que les derniers facteurs ayant mené à l'insurrection de Wuchang. Replacée dans son contexte chinois, l'éclosion de la révolution Xinhai révèle une complexité d'acteurs domestiques qui remet en question les réclames nationalistes quant à son incarnation immédiate d'une volonté populaire. L'appropriation mémorielle de la révolution, à la fois par Sun Yat-sen et en son nom, apparaît ainsi moins comme la direction réelle du soulèvement que comme une appropriation subséquente de l'abdication du Mandat céleste au peuple.

2.1 Les contraintes de la modernité et la fragmentation réformiste

Le principal sujet de contention dans la réjuvenation chinoise fut le cadre politique traditionnel fondé sur le concept de *Tianxia*. Cette conception de la communauté chinoise structura longtemps les dynasties impériales autour de l'idée de leur centralité civilisationnelle. Le royaume central était conçu comme l'espace d'où émane la plus grande culture et la plus haute supériorité morale, auquel tout étranger jugé barbare pouvait être absorbé par l'adoption de la culture et des coutumes chinoises. L'État n'était donc pas conçu comme un territoire strictement délimité, puisque le règne du souverain légitime procédait du cosmos et son autorité s'étendait sur tout ce qui se trouvait « sous le ciel »⁹⁰. L'expansion de ces principes culturels et philosophiques confucéens contribua, au fil des millénaires impériaux, à l'assimilation de peuples autrefois distincts à l'identité Han. Le concept d'État-nation n'était donc pas encore présent, mais les fissures commencent à apparaître au milieu du XIX^e siècle et contribueront à la reconfiguration progressive du cadre politique⁹¹.

Plus spécifiquement, la collision intellectuelle entre l'ancien système impérial et le grandissant impérialisme occidental sema le doute envers les principes politiques traditionnels de la société confucéenne-légiste⁹². L'introduction de contradictions dans l'ordre cosmique remit en question la relation « naturelle » entre le souverain et ses sujets, la classe lettrée se trouvant au centre de cette reconfiguration culturelle⁹³. Le bilan des guerres de l'opium⁹⁴ (1839-1842 ; 1858-1860), la dévastatrice révolte des Taiping⁹⁵ (1850-64) et l'autonomie grandissante des provinces soulignèrent la nécessité de réformer l'approche traditionnelle sous la bannière du mouvement d'auto-renforcement⁹⁶. Une réflexion plus profonde émerge de cette fracture, celle d'une crise de confiance croissante alors que les difficultés subies par la dynastie Qing au XIX^e siècle révèlent le dépassement du système impérial. La croissance démographique, de 150 à 450 millions entre 1700

et 1850, provoqua une pénurie de ressources terriennes aux ramifications alimentaires sur la population et couplée à l'inflation. S'ajoutaient aussi des facteurs traditionnels de fin dynastique, dont les guerres coûteuses, le mode de vie somptueux de la cour, les désastres naturels, les soulèvements paysans⁹⁷ et l'abandon des travaux publics⁹⁸.

L'ingérence étrangère, en vidant ses coffres par les indemnités et le contrôle des recettes douanières, n'est donc qu'un aspect des difficultés rencontrées par la pouvoir impériale, non pas le seul, mais certainement un facteur ayant accélérer la fin dynastique. La prudence de certains éléments conservateurs de la cour mandchoue contribua à freiner l'adoption initiale des technologies occidentales⁹⁹. Un exemple de l'apprentissage des méthodes étrangères fut l'établissement du *Tongwen Guan*, fondé en 1862 pour l'instruction de linguistes et l'enseignement des langues nécessaires aux affaires internationales. Le prince Gong (1833-1898) souligne dans un mémoire de 1865 la difficulté de coopérer avec les éléments conservateurs de la cour impériale : « ...maîtriser les sciences du calcul, de la physique et de l'ingénierie [...] assurera seule la croissance durable de la puissance impériale. [...] À peine ces propositions furent-elles soumises au trône qu'elles suscitèrent de vives attaques des mandarins de l'ancienne école. »¹⁰⁰.

Du fait même de leur ascension au rang d'administrateurs par le système d'examens, la classe lettrée portait en grand égard l'éducation classique. Ayant consacré de longues années à l'étude des classiques confucéens pour accéder à la fonction impériale, ils se montrèrent particulièrement réticents à l'introduction de nouvelles méthodes. La rigidité intellectuelle de ce système freina donc profondément les tentatives de transformation institutionnelle, révélant les obstacles auxquels faisaient face les administrateurs réformistes.

Reste que les administrateurs lettrés, autant que les réformistes, n'étaient pas sourds à leur propre histoire et reconnaissaient les signes d'une dynastie en fin de vie. Ils demeuraient toutefois une minorité quant à l'ampleur des changements à instaurer et se limitèrent souvent à

l'identification d'un problème central à corriger, celui de l'ingérence étrangère. N'allant guère plus loin que les moules et valeurs traditionnels, ils ne s'éloignaient jamais réellement de ceux-ci pour atteindre les réformes dites nécessaires. Ainsi, le défi existentiel de la Chine impériale pouvait difficilement être résolu seulement du haut vers le bas. Il n'y eut pas de direction centrale de la part du gouvernement, les efforts modernisateurs relevant davantage de leaders technocratiques agissant à une échelle locale, tels que Zeng Guofan (1811-1872) et Li Hongzhang. Ceux-ci ne reflétaient que superficiellement la modernité occidentale, alors que la modernisation se matérialisait surtout dans l'adoption d'armements, de navires, la construction d'arsenaux, l'étude des langues étrangères, l'envoi d'étudiants à l'étranger, ainsi que la mise en place de services de douane maritime et de bureaux diplomatiques.

Toutefois, si cette adoption des instruments de la modernité étrangère semble donner l'impression d'un rattrapage progressif de la Chine face à ces nouvelles exigences internationales, les avancées entre 1860 et 1894 n'atteignirent pas les fondements institutionnels de l'Empire. Cette instrumentalisation demeurait réticente, inégale, incomplète et superficielle, leur intention de préserver la société traditionnelle se révélant inadéquate à l'atteinte d'une modernisation concrète¹⁰¹. Le remaniement de l'appareil étatique que nécessitait l'Empire Qing pour résoudre sa dégradation administrative, sa faiblesse militaire, son irresponsabilité budgétaire et ses pratiques éducationnelles ne relevait donc pas simplement d'une inaction de la part de ses dirigeants. Or, son approche graduelle allait connaître un test fatidique quant à l'incapacité des institutions traditionnelles à résoudre les besoins grandissants de la Chine.

La guerre sino-japonaise (1894-1895) mit un terme à cette première vague réformiste, celle du mouvement d'auto-renforcement, en révélant les limites de cette modernisation partielle, les armées et les flottes Qing s'avérèrent complètement dépassées par leurs adversaires japonais. La Corée et la Mandchourie furent confronté à la furie d'une île autrefois tributaire, autrefois l'une

parmi tant d'autres au sein de la sphère culturelle chinoise. Si les ingérences répétées des barbares, en raison de leurs avantages technologiques supérieurs, n'avaient jusque-là que minimalement entamé l'optimisme réformiste, subir le même sort aux mains du Japon, un voisin précédemment marginal et traité de « pirate-nain », remit sérieusement en question l'approche modernisatrice. Cette défaite fut plus écrasante que tout autre. Son caractère stupéfiant ne put être interprétée autrement que comme une perte écrasante, humiliante et dévastatrice pour la Chine¹⁰². Ses forts, ses nouveaux navires de guerre et ses pièces d'artillerie Krupp furent rapidement compromis par le manque de leadership, de munitions et d'armes là où cela comptait. Les Qing avaient peut-être les instruments de la guerre moderne, mais ils en ignoraient les fondements, se révélant inutiles face au Japon, qui avait pleinement embrassé le processus de modernisation¹⁰³.

La supériorité japonaise se manifesta non seulement sur le plan militaire, mais aussi au moment des négociations du traité de Shimonoseki d'avril 1895. Négocié entre Li Hongzhang (1823-1901), en position de faiblesse, et Itō Hirobumi (1841-1909), l'accord imposa la reconnaissance de l'indépendance coréenne, la cession de Formose et d'importantes indemnités financières, marquant l'inversion de la hiérarchie régionale. Lors de la première entrevue entre les deux représentants, le 20 mars 1895, Itō ne se limita pas à des revendications territoriales, mais critiqua explicitement le système administratif chinois, affirmant que celui-ci devait se « défaire de ce qui est obsolète dans le système de votre gouvernance si vous voulez prospérer »¹⁰⁴. Plus révélateur encore fut l'aveu de Li Hongzhang lui-même, admettant que la Chine était « empêchée par les coutumes antiques [...] dix ans se sont écoulés sans aucun changement, preuve de notre incapacité »¹⁰⁵.

Cet échange diplomatique, au lendemain de la défaite de 1895, met en évidence le blocage institutionnel de la Chine et contraste fortement avec le succès réformiste accompli par le Japon, même si celui-ci avait entrepris sa transformation plus tardivement à partir de 1868. La dernière

façade du système tributaire se trouvait désormais brisée. L'inexistence d'une coordination nationale rendait le destin chinois des plus incertains face à une entité capable de cultiver et de diriger le plein potentiel de sa population vers des objectifs soutenus. Ce moment marqua le début de l'entreprise impériale japonaise parmi les puissances étrangères engagées dans la course aux concessions chinoises, profitant de la paralysie du gouvernement Qing. À partir de là s'accéléra le dépassement de la Chine. À la demande étrangère, des mines sont ouvertes, des chemins de fer sont construits, alors qu'une subordination financière est assurée par l'intermédiaire de banques étrangères, à travers le contrôle des revenus douaniers, un appareil de centralisation administrative et fiscale, mais mis au service des obligations envers le Japon et les puissances occidentales dont la Grande-Bretagne, les États-Unis, la Russie, la France et l'Allemagne¹⁰⁶.

L'ancien régime du pays, aux racines antiques, se révèle dès lors incapable de diriger la résistance aux pressions impérialistes, même si, dans les instances individuelles et spontanées, la masse paysanne s'avère souvent la défense la plus immédiate. Directement affectée par ce processus de conquête, elle en vient, par moments, à réagir violemment aux ingérences étrangères, notamment missionnaires, que les autorités n'ont pas adéquatement encadrées, du moins à celles qu'elle peut percevoir¹⁰⁷. Toutefois, son vécu, bien plus accablé par les difficultés de la survie quotidienne, laissait peu d'espace à une réflexion plus large sur le fondement de sa souffrance ou sur une prétendue humiliation collective.

Ainsi, ce sont surtout les classes plus aisées qui formulèrent les premières critiques sérieuses envers le système impérial. Il s'agit d'une classe moyenne composée d'intellectuels, de chefs d'entreprise et de professionnels, directement témoins des transformations économiques et diplomatiques du XIXe siècle¹⁰⁸. Ce fragment sociétaire, plus attentif aux dynamiques domestiques et internationales, fut particulièrement sensible aux crises et aux ingérences que subissait l'Empire. Il ne s'agit pas encore d'un mouvement nationaliste pleinement conceptualisé, mais plutôt des

transformations progressives du milieu intellectuel à travers cette crise impériale, qui élaborent des prémices d'une conscience nationale chinoise¹⁰⁹. Ce phénomène fut en partie le produit d'une agitation politique d'une nouvelle intelligentsia particulièrement vocale, cherchant à conscientiser à la fois les échelons supérieurs et inférieurs de la société confucéenne quant à sa vulnérabilité croissante face aux puissances étrangères.

Le contact avec l'Occident ne se fit pas seulement sur l'aspect matériel, mais pénétra aussi le cadre intellectuel. Au-delà des technologies, des missionnaires et des ingérences étrangères, une nouvelle intelligentsia put emprunter et adapter des concepts politiques et sociaux étrangers au contexte chinois¹¹⁰. Pour traduire ces idées, il fallut les rendre accessibles dans une langue que puissent comprendre les intellectuels et, plus largement, la population du pays. C'est par le travail d'intellectuels tels que Yan Fu (1854-1921) que les classiques occidentaux en matière de politique, d'économie, de force, de progrès et de rédemption nationale furent introduits dans le milieu intellectuel chinois¹¹¹. Des idées politiques fondamentales de l'Occident entrèrent alors dans le discours de la pensée politique par la traduction de T. H. Huxley (1825-1895), Adam Smith (1723-1790), John Stuart Mill, Herbert Spencer (1820-1903) et Montesquieu (1689-1755). Le concept le plus marquant introduit dans cette discussion fut celui du darwinisme social formulé par Spencer et la théorie de la compétition entre nations. Dans le contexte impérialiste, ces idées servent de justification pseudo-scientifique à la domination de certains peuples sur d'autres. Elles introduisent dans le vocabulaire politique chinois les notions de faiblesse et de survie des États dans un monde de compétition.

À la suite de cette reconfiguration intellectuelle et de la défaite de 1895, la nouvelle intelligentsia change progressivement sa perception de la situation impériale. Avec sa proximité aux développements économiques locaux et des zones de concessions, elle observe le contact accru entre la civilisation confucéenne et les puissances étrangères et prend conscience de l'issue de cette

humiliation. Ces intellectuels, dont Zhang Binglin (1869-1936), commencent alors à penser la Chine non plus seulement dans le cadre traditionnel du *Tianxia*, mais dans l'idée d'un État-nation, soit *Guojia*. Celui-ci serait engagé dans une compétition avec les autres pays. Dans cette logique, la Chine apparaît vulnérable et faible, alors que son territoire est fragmenté et que sa souveraineté a progressivement été compromise¹¹². Il se développe ainsi une sensibilité accrue au sein des intellectuels face aux ingérences perçues comme portant atteinte au prestige de la nation en devenir.

La perception d'être victimisé comme Chinois aux mains de l'impérialisme occidental procède de cette insistance sur le concept d'humiliation. Elle devient un symptôme du désir de restructurer l'Empire, comportant une composante émotionnelle mais aussi un véritable mode de pensée interprétatif. Elle fait écho à une dégradation du prestige impérial, non seulement de la dynastie Qing, mais du système lui-même. Voyant que celui-ci est dépassé, les médiums d'agitation politique, notamment la presse et la culture dans les centres urbains, servent à amplifier ces idées. Plus tard, ce concept deviendra une composante centrale du discours nationaliste à travers la notion du siècle d'humiliation¹¹³, trouvant ici ses premières expressions au sein de l'élite moyenne. Sensible aux dynamiques internationales, cette élite remet progressivement en question l'approche de son propre gouvernement grâce à l'introduction d'alternatives politiques et intellectuelles, telles que le constitutionnalisme et le républicanisme.

La défaite de 1895 agit alors comme un catalyseur. Elle met en évidence l'insuffisance des réformes jusque-là entreprises et alimente une anxiété accrue dans le milieu intellectuel. Plusieurs commencent à affirmer l'urgence de renverser ces humiliations par l'agitation politique afin de construire une opposition plus forte à la pénétration étrangère. Si beaucoup d'intellectuels continuent de travailler à une réforme graduelle dans le cadre monarchique, d'autres commencent à percevoir le système lui-même comme problématique et comme obstacle à la modernisation

chinoise. Le spectre de radicalité varie grandement, mais une fracture s'installe progressivement au sein du milieu réformiste avec l'émergence d'une aile plus audacieuse¹¹⁴.

On peut nommer Kang Youwei (1858-1927) parmi les représentants de cette nouvelle approche. Dès mai 1895, une pétition est soumise par celui-ci et par plus de mille candidats aux examens impériaux rejetant l'accord de paix conclu à Shimonoseki¹¹⁵. Ce mouvement, connu sous le nom de *Gongche Shangshu*, procède d'une réaction directe au bilan de la guerre avec le Japon. Kang Youwei y articule la nécessité pour le gouvernement Qing d'abandonner certaines pratiques autocratiques. Il souligne que les disparités de communication entre l'empereur, les mandarins et la population affaiblissent la gouvernance impériale et que les institutions politiques devraient être unifiées par la participation active de leurs différentes composantes. Il demeure toutefois rassurant envers les craintes mandchoues, plaidant qu'une forme parlementaire ou constitutionnelle de gouvernance pourrait renforcer l'unité de la population malgré les différences ethniques.

Kang Youwei s'avère rapidement un penseur influent grâce à l'organisation de sympathisants réformistes dans diverses sociétés d'études. Il fonde la même année une organisation intitulée la Société d'études pour l'auto-renforcement du pays. Ces groupes et institutions de la modernité servent de lieux de rencontre pour de jeunes étudiants et intellectuels intéressés par la politique impériale. Ils deviennent aussi une alternative à l'illégalité des partis politiques, alors que ces sociétés publient leurs propres journaux. Des espaces de libre expression apparaissent sous la protection d'administrateurs sympathisants, ainsi que dans certaines concessions étrangères. À partir de ces milieux, journaux et clubs diffusent des idées réformistes de plus en plus radicales¹¹⁶.

Kang Youwei, pour sa part, travaille surtout à partir des Classiques confucéens. Son approche pour réformer la Chine passe par une réinterprétation radicale des textes fondamentaux. Il présente Confucius (551-479 av. J.-C.) non plus comme un simple conservateur mais comme un réformateur utopique, l'éloignant de son image traditionnelle associée au maintien de l'ordre

impérial¹¹⁷. Ce que Kang Youwei cherche à transformer plus précisément est le lien entre le souverain et ses sujets. Il insiste sur la nécessité d'une communication adéquate entre l'empereur et la population. Kang Youwei conserve toutefois une haute estime pour le rôle du souverain. Il soutient qu'un monarque actif et persuasif pourrait alléger les responsabilités de l'appareil institutionnel en unifiant la population. L'objectif demeure de créer un rapport de confiance entre le peuple et l'empereur afin d'éviter que l'autorité suprême ne soit isolée et mal informée par un entourage conservateur.

Une chance pour les réformistes est que le Fils Céleste de leur temps soit un jeune monarque, l'empereur Guangxu (1871-1908). Celui-ci hérite du trône à l'âge de quatre ans à la suite de la mort de son prédécesseur, l'empereur Tongzhi (1856-1875). Sa tante, l'impératrice douairière Cixi (1835-1908), exerce la régence jusqu'en 1889 tout en conservant une influence considérable sur les affaires de l'État. Guangxu grandit donc dans un contexte marqué par l'accélération des ingérences étrangères et par l'anxiété intellectuelle qui suit la défaite de 1895. La prise de la baie de Jiaozhou et de la ville de Qingdao dans la province du Shandong par l'Allemagne en novembre 1897 démontre l'urgence de la situation. Le 17 décembre suivant, Guangxu émet un décret appelant à des propositions de réforme de la part de ses administrateurs, qu'ils soient d'influence élevée ou modeste, dans l'objectif de régénérer la puissance militaire Qing¹¹⁸. Après des années d'agitation politique défiant la censure et la suppression étatique, Kang Youwei obtient alors la possibilité de faire entendre ses idées. Il trouve chez le jeune empereur une réceptivité inattendue à sa philosophie d'une réjuvenation nationale par l'établissement d'une monarchie constitutionnelle¹¹⁹. Au point où Kang Youwei est nommé à un rôle élevé au sein de l'administration Qing, conseillant de près Guangxu dans un effort soutenu visant à mettre rapidement en place des transformations institutionnelles jugées indispensables à la réjuvenation de la puissance impériale.

Celles-ci se matérialisent dans les réformes des Cent Jours, enclenchées six mois après le décret de décembre, le 11 juin 1898, par un second appel aux propositions allant au-delà du seul domaine militaire¹²⁰. L'étendue des décrets réformistes promulgués par l'empereur Guangxu comprend des initiatives dans plusieurs domaines. Des investissements sont envisagés dans l'agriculture, l'industrie manufacturière, le commerce, la poste, la modernisation des forces armées et l'éducation. Sur ce dernier point, une nouvelle université est fondée à Beijing. L'aspect le plus controversé concerne toutefois les propositions visant à modifier le cheminement intellectuel traditionnel, ce qui touche directement le système des examens impériaux. L'administration et la cour impériale sont en effet composées presque exclusivement d'hommes lettrés ayant consacré leur vie à l'étude des classiques confucéens pour atteindre leur position d'influence. L'introduction d'éléments issus de la nouvelle intelligentsia et la transformation du système d'examens suscitent donc de profondes inquiétudes. Ces propositions alimentent les divisions au sein de la cour Qing, alors que de nombreux éléments conservateurs occupant des positions ministérielles s'opposent aux reconfigurations rapides de l'ordre établi.

Pendant que Kang Youwei expose au Fils Céleste sa vision, fortement influencée par une lecture sociale darwiniste des relations internationales, il met en garde contre le danger qui menace la Chine. Il évoque notamment l'exemple de la Pologne, alors divisée entre plusieurs grandes puissances, pour illustrer le sort qui pourrait attendre l'Empire Qing. Kang Youwei parvient ainsi à convaincre l'empereur de la nécessité d'une restructuration majeure des institutions confucéennes, inspirée par les réformes menées ailleurs. Les transformations observées au Japon servent d'exemple principal d'un État ayant réussi à s'éloigner de l'autocratie pour adopter une forme constitutionnelle de gouvernement¹²¹. La France de 1789 sert au contraire de contre-exemple, illustrant le destin d'une monarchie incapable de réformer son appareil politique et condamnée à

subir une révolution¹²², Kang Youwei soutient toutefois qu'un tel destin n'est pas inévitable pour la Chine et qu'une transformation institutionnelle menée par le pouvoir impérial pourrait éviter un soulèvement violent et préserver la stabilité du pays¹²³. Guangxu se montre favorable à cette transition¹²⁴.

L'approche comporte cependant plusieurs contradictions. Elle suppose que l'autorité suprême accepte de limiter son propre pouvoir en introduisant des institutions représentatives capables de conseiller et d'informer le souverain. Même si aucune étape concrète vers l'établissement d'un parlement n'est encore entreprise, la tentative de Guangxu de nommer certains conseillers réformistes à des postes ministériels provoque une forte réaction. À la fin de l'été 1898, les éléments conservateurs de la cour s'opposent ouvertement aux réformes. Craignant la perte de leur statut et de leur rôle dans l'ordre politique traditionnel, ils se mobilisent contre l'empereur.

L'impératrice douairière Cixi met alors un terme au mouvement réformiste. En septembre 1898, elle organise un coup d'État qui lui permet de reprendre la pleine régence. L'empereur Guangxu est placé en résidence surveillée et réduit à un rôle largement symbolique. L'écrasement des Cent Jours de réformes entraîne également l'arrestation et l'exécution de nombreux réformistes, tandis que d'autres, plus chanceux, dont Kang Youwei, sont contraints à l'exil¹²⁵. Les forces conservatrices de la dynastie se retranchent face à ce qu'elles perçoivent comme une menace radicale contre l'ordre impérial. L'approche graduelle caractéristique du mouvement d'auto-renforcement est réaffirmée. Ironiquement, cet échec pousse plusieurs réformistes modérés à envisager désormais des solutions plus radicales.

Ce que révèle l'épisode des Cent Jours de réforme est l'élargissement de l'écart entre les idées réformistes préconisées et la capacité de l'Empire à instaurer ces changements. Son échec met en lumière les limites structurelles de la dynastie Qing à appliquer la modernité. L'impasse aggrave la divergence au sein de l'intelligentsia, alors que la lenteur des transformations

institutionnelles devient une source de frustration alimentant une radicalisation progressive qui place désormais le pouvoir en place comme l'obstacle principal au progrès de la nation. L'exclusion de la nouvelle intelligentsia de la transformation de l'appareil administratif n'invalide pas leur argument fondamental quant à la nécessité d'accélérer le processus réformiste. Bien que leurs propositions aient suscité de vives inquiétudes parmi les lettrés en 1898, la lenteur de la mise en œuvre des réformes demeure manifeste. Ses conséquences ne sont que repoussées¹²⁶.

Le message de cette urgence n'atteint véritablement les éléments conservateurs de la cour qu'au lendemain de la révolte et de la guerre des Boxers (1900-1901). Dans cet épisode, l'impératrice Cixi récupère et redirige le mouvement initialement antidynastique des Boxers contre les puissances étrangères. Entre juin et août 1900, l'expédition du contingent des huit nations conquiert rapidement Beijing et maintient son occupation durant les mois suivants¹²⁷. Ce bref conflit souligne surtout la faiblesse de la gouvernance mandchoue à mobiliser ses gouverneurs régionaux au combat. Plusieurs ignorent simplement l'appel aux armes de la cour. Ce constat pousse finalement Cixi à reconnaître la nécessité d'un changement. Dès janvier 1901, elle admet dans un décret la nécessité de réviser le système de gouvernance et ordonne à ses administrateurs les plus influents d'examiner les institutions fondamentales de la Chine afin d'y proposer des réformes inspirées de l'Occident¹²⁸. Cet éveil tardif des éléments conservateurs mène paradoxalement à la même conclusion que celle que les réformistes avaient déjà tenté de mettre en œuvre sous l'empereur Guangxu en 1898. L'évolution du discours réformiste apparaît ainsi largement imposée par la pression des forces extérieures. Face à son obsolescence, le pouvoir impérial est contraint d'accélérer la transformation de certaines institutions et d'adopter progressivement des mesures autrefois jugées radicales. Reste que la radicalisation intellectuelle est déjà enclenchée d'elle-même. Si les conservateurs adoptent désormais le langage de la réforme,

plusieurs réformistes auparavant modérés commencent à percevoir la gouvernance mandchoue comme un obstacle structurel à la modernisation de la Chine. Il devient alors plus facile pour eux d'intégrer des principes révolutionnaires et antidynastiques. La discontinuité de l'adhésion à la modernité en Chine au début du XXe siècle révèle ainsi une dynamique latente, celle d'un environnement sociopolitique qui tend progressivement vers un climat propice à la dissidence antidynastique, voire à des soulèvements majeurs.

2.2 L'accélération de la modernisation Qing et la croissance de la dissidence

La nouvelle politique de réformes entreprise par l'impératrice Cixi découle d'une prise de conscience de l'affaiblissement du gouvernement après 1901, alors que son rôle traditionnellement passif s'est révélé incapable d'assurer le maintien au pouvoir des Mandchous. La transformation institutionnelle enclenchée par l'échelon supérieur de la société impériale s'inscrit dans une approche réformiste confucéenne et graduelle. Les Nouvelles Politiques touchent principalement trois secteurs, soit l'éducation, le militaire et l'administration. Ces efforts cherchent à renforcer l'autorité de la cour impériale dans des domaines devenus essentiels à la création d'un État moderne¹²⁹.

La restructuration du système éducatif, entreprise dès 1902, se caractérise par une implication gouvernementale accrue dans l'instruction d'une population plus large que celle destinée uniquement au recrutement d'administrateurs lettrés. Il est désormais question d'encadrer le développement intellectuel de jeunes hommes et même de certaines femmes afin d'assurer leur loyauté. L'apprentissage du monde étranger demeure central, notamment à travers l'inspiration japonaise, sur laquelle le nouveau système est largement modelé. Une part croissante d'étudiants

est ainsi envoyée vers le Japon, leur nombre passant d'environ 300 en 1901 à un pic de près de 8 000 entre 1905 et 1906¹³⁰. Ce nouveau système éducatif débute par la réorganisation des écoles existantes et la construction de nouveaux établissements inspirés de la hiérarchie japonaise de l'apprentissage et privilégiant l'enseignement de matières modernes. Leur nombre augmente rapidement dans les grandes villes. La grande fierté de cette nouvelle approche réside dans le rétablissement de l'université métropolitaine, aujourd'hui celle de Beijing, construite lors des Cent Jours de réforme en 1898 mais détruite durant la révolte des Boxers en 1900. Le processus culmine avec l'établissement d'un ministère de l'Éducation en 1906, chargé d'étendre l'éducation primaire à un plus grand nombre de garçons et, quoique marginalement, de filles. Le curriculum promeut un réformisme modéré afin d'inculquer la loyauté à la population et de prévenir l'influence révolutionnaire¹³¹.

L'instruction de la jeunesse avec un outillage intellectuel distinct de celui de l'éducation traditionnelle marque une rupture importante avec le cadre confucéen. Beaucoup d'étudiants voient leurs horizons s'élargir par leurs études à l'étranger, surtout au Japon. Ces diplômés s'intègrent ainsi à la nouvelle intelligentsia et élargissent les rangs de cette classe moyenne¹³². Toutefois, leur potentiel de frustration est également plus grand. La qualité de leur formation demeure variable et souvent médiocre, laissant peu d'occasions d'obtenir des emplois pertinents. Chez ceux qui reviennent d'outre-mer, une tendance inattendue apparaît. Plusieurs reviennent avec un penchant pour les idées révolutionnaires et s'impliquent dans la fondation de journaux politiques. L'adoption de croyances étrangères, notamment le darwinisme social, les rend particulièrement susceptibles à la radicalisation¹³³.

L'un des accomplissements majeurs des réformes éducatives est l'abolition du système des examens impériaux en 1906. Même si cette question avait contribué au coup d'État de septembre

1898, son application marque cette fois une rupture intellectuelle définitive avec le cadre confucéen traditionnel. Cette adoption tardive de recommandations longtemps attendues s'accompagne d'une frustration croissante au sein de la nouvelle intelligentsia. Cette classe moyenne plus éduquée exprime de plus en plus ses doutes quant au rythme agonisant de la modernisation menée par le gouvernement mandchou. Le paradoxe réside dans le fait que le changement sociétal initié par la dynastie Qing nourrit son opposition et mine sa légitimité, alors même que les conditions de sa déposition émergent au sein de cette bourgeoisie naissante.

Le domaine militaire connut également une série de transformations modernisatrices visant à garantir la sécurité de l'État Qing face aux forces déstabilisatrices étrangères. Comme dans le secteur éducatif, ces mesures améliorèrent les capacités défensives de l'Empire, mais elles favorisèrent aussi l'émergence d'une dissidence plus insidieuse, celle des idées révolutionnaires, infiltrant autant la masse des soldats que leur corps d'officiers.

La révolte des Boxers, en affaiblissant une grande partie des forces militaires traditionnelles mandchoues, notamment les armées bannières, accentua la nécessité de moderniser les armées de l'Empire par l'adoption d'un entraînement et d'un équipement comparables à ceux des puissances contemporaines. À cet effet, le plus distingué des réformistes militaires, Yuan Shikai (1859-1916), se vit confier la tâche de redonner de la vigueur aux armées Qing, en commençant par l'entraînement de trois mille soldats des Bannières métropolitaines, qui allaient constituer les premiers éléments de l'armée du Beiyang¹³⁴. Celui-ci s'était déjà illustré comme un précurseur important de la réforme militaire. La notoriété de Yuan découle en partie de son patronage sous Li Hongzhang, l'administrateur réformiste et vice-roi du Zhili, avec lequel il entretint une relation de confiance privilégiée. Ses observations lors du déclenchement de la guerre en Corée avaient déjà

souligné l'incompétence militaire chinoise telle que révélée par les forces semi-modernisées de l'armée Huai.

En décembre 1895, Yuan Shikai obtint le commandement de la brigade nommée l'Armée nouvellement créée, Xinjian Lujun¹³⁵, ainsi que la responsabilité d'entraîner les troupes à Xiaozhan, au sud de Tianjin. Il y imposa un strict code de discipline intitulé *Les concises vingt-et-une règles militaires*, prévoyant de lourdes punitions, parfois la peine de mort, pour les comportements nuisibles au moral comme le vol, le viol ou la consommation d'opium. Son travail à Xiaozhan entre 1895 et 1899 posa les bases de l'Armée du Beiyang et de la Nouvelle Armée. Yuan y inculqua à ses recrues un professionnalisme, une standardisation et une vigueur martiale inégalés, tout en adoptant des pratiques militaires étrangères, surtout allemandes et japonaises, tant dans l'organisation et l'entraînement que dans l'équipement et l'armement¹³⁶.

Le soin que Yuan Shikai accorda à ses hommes renforça également sa réputation. Il veillait à ce que la solde soit versée régulièrement, accordait des congés payés en cas d'urgence familiale, assurait le traitement des blessés et prévoyait des compensations pour les familles des soldats morts au combat. Ces mesures témoignaient d'un style de commandement associant discipline et bienveillance. Son travail fit forte impression auprès de l'impératrice et de l'empereur. Même l'amiral britannique Lord Beresford (1846-1919) reconnut l'exemplarité de la discipline et de l'entraînement des troupes de Xiaozhan parmi les armées Qing¹³⁷. Cette observation étrangère révèle toutefois l'inégalité de la modernisation militaire. Seule une fraction des forces de l'Empire bénéficia d'une telle transformation, celle-ci dépendant largement de l'initiative de dirigeants régionaux. L'autonomie croissante des provinces, où des commandants disposaient d'une autorité limitée vis-à-vis de la cour, se manifesta notamment dans la réticence de certaines armées à se diriger vers le Nord lors de la révolte des Boxers.

À peine le siège de Beijing levé et les forces bannières écrasées à la fin août 1901 que de nouvelles réformes furent mises en œuvre dans l'organisation militaire Qing, visant à éliminer progressivement les vestiges des traditions martiales jugées obsolètes. La question de la sécurité nationale s'imposa désormais jusque chez les éléments conservateurs, qui adoptèrent l'idée selon laquelle la Chine risquait d'être progressivement démembrée par les puissances étrangères. Les décrets se succédèrent, abolissant les examens militaires, ordonnant la création d'académies pour officiers et réorganisant les forces en trois catégories, soit une armée permanente, une première réserve et une gendarmerie. Officiellement, ces forces étaient volontaires, mais une forme altérée de conscription fut utilisée par les localités pour remplir leurs quotas¹³⁸. Yuan Shikai, en plus d'avoir démontré l'efficacité de ses réformes militaires, exprimait lui aussi ces inquiétudes nationales. L'un de ses commandements militaires insistait sur le devoir de servir le pays, de repousser les destructions infligées par l'ennemi et de venger les humiliations subies par la Chine.

Yuan Shikai se vit confier l'entraînement d'un nombre croissant de troupes au point d'être nommé à la tête du Bureau de formation militaire en 1903. Son Armée du Beiyang servit de modèle autant pour les Bannières métropolitaines que pour la Nouvelle Armée, cette dernière conçue dans l'idée de constituer une armée nationale de trente-six divisions¹³⁹. La modernisation militaire emprunta largement aux puissances étrangères, mettant à la disposition des soldats une variété d'armements importés. On y retrouvait notamment les fusils et canons du manufacturier japonais Arisaka, les mitrailleuses britanniques Vickers-Maxim, les canons français Schneider-Canet, mais surtout des armements allemands, dont les canons Krupp et le fusil Mauser modèle 1888. Ce dernier fut produit en Chine à l'arsenal de Hanyang sous la désignation Type 88, communément appelé le Hanyang 88¹⁴⁰.

En pratique, les forces Qing demeuraient toutefois équipées d'un mélange d'armes d'origines et de modèles variés. Cette hétérogénéité reflétait le caractère d'une armée encore en transition vers la modernité. Le projet d'armée nationale avait en effet progressivement démobilisé les anciennes structures militaires, soit les Bannières, l'armée de l'Étendard vert, la milice entraînée et les miliciens locaux appelés les Braves. Leur dissolution, amorcée dès 1905, envoya leurs membres soit dans la Nouvelle Armée, soit dans la Force de Patrouille et Défense. La première était concentrée autour des grandes villes tandis que la seconde était dispersée dans les provinces, et les deux organisations furent parfois opposées l'une à l'autre.

La modernisation militaire ne se fit donc pas sans tensions. La Force de Patrouille et Défense se révéla généralement plus loyale au gouvernement mandchou, bien qu'elle fût moins bien encadrée et équipée que la Nouvelle Armée. Cette dernière, en revanche, s'avéra moins fiable lors de l'éclatement de mutineries. Les soldats de la Nouvelle Armée, en raison d'un taux d'alphabétisation plus élevé et de la présence d'anciens étudiants formés à l'étranger, manifestaient une sensibilité accrue aux problèmes contemporains de la société chinoise. Ces facteurs favorisèrent leur ouverture aux idées nationalistes et révolutionnaires. Même en l'absence de propagande directe, l'entraînement militaire moderne participe à une redéfinition des loyautés des soldats, qui tendent à se centrer davantage sur les officiers, eux-mêmes plus proches des élites locales que de la dynastie

Une autre source importante de tensions résidait dans les coûts élevés de la Nouvelle Armée. Ses dépenses représentaient environ 30 % du budget du ministère des finances, ce qui n'était pas exceptionnel en comparaison internationale mais constituait un poids considérable pour l'économie Qing. Cette charge était aggravée par l'extraction des revenus douaniers au profit des puissances étrangères, le paiement des indemnités de guerre et la nature largement agraire de

l'économie. Dans les provinces, la pression fiscale était encore plus forte puisque leurs budgets militaires pouvaient atteindre près de 45 % afin de financer leurs propres forces modernisées. Cette situation alimenta un ressentiment croissant au niveau local, les provinces étant contraintes de mobiliser leurs ressources pour soutenir des structures militaires parfois éloignées de leurs intérêts immédiats. Par conséquent, le contrôle des organisations militaires, des arsenaux et des dépôts d'armes dans les grandes villes demeurait largement entre les mains des vice-rois et des gouverneurs provinciaux¹⁴¹.

La cour Qing fut consciente de la dégradation progressive de son autorité au profit des provinces. C'est pourquoi la refonte de l'administration monarchique mandchoue vers une forme constitutionnelle devint une nécessité. Le premier pas survint en juillet 1905 lorsque les gouverneurs généraux, réformistes et ministres de la cour, administrateurs Han et mandchous, convinrent d'encourager l'impératrice Cixi à adopter le constitutionnalisme¹⁴². Une telle transformation promettait de retirer la dynastie des querelles politiques quotidiennes tout en la consacrant comme fondement d'un État moderne chinois. Un tel système devait aussi clarifier les relations entre les provinces et le gouvernement central et réduire les tensions internes et ethniques.

La cour demeurait toutefois incertaine quant aux modalités d'une telle transformation. Cinq hauts fonctionnaires impériaux furent mandatés pour mener une mission d'enquête à l'étranger afin d'y étudier différents modèles constitutionnels. Au moment de leur départ à la fin septembre depuis Beijing, un révolutionnaire nommé Wu Yue (1878-1905), animé d'une haine profonde envers les mandchous, tenta d'assassiner les membres de la commission en se projetant sur leur train. L'explosion de sa veste se produisit prématurément et le tua ainsi que plusieurs passants, ne blessant que légèrement deux de ses cibles. Bien que cet incident ne retardât que brièvement la mission, il révèle la menace que représentait toute tentative de réforme monarchique pour les

révolutionnaires. La simple possibilité d'une restructuration constitutionnelle risquait d'affaiblir la crédibilité de l'alternative révolutionnaire. L'événement souligne également la place centrale qu'occupait l'hostilité envers les mandchous dans la rhétorique antidynastique.

Cette tension ethnique entre Han et mandchous chevauche à la fois les frustrations réformistes et les humiliations attribuées aux puissances étrangères. Dans le discours révolutionnaire, la dynastie Qing apparaît ainsi comme une gouvernance à la fois tyrannique envers sa population et incapable de défendre la Chine face aux ingérences étrangères. Les griefs de l'ethnonationalisme Han prennent racine dans le caractère étranger de la domination mandchoue, dont la conquête de la dynastie Ming (1368-1644) fut réalisée par les tribus des Huit Bannières originaires du nord-est de la Chine¹⁴³.

Les révolutionnaires refusent ainsi de considérer les Mandchous comme un peuple chinois. Dans leur discours, ceux-ci sont relégués aux marges du centre civilisé et associés aux peuples nomades comme les Mongols. Influencés par les idées du darwinisme social, certains les décrivent comme une race distincte de la population Han. Cette rhétorique va jusqu'à attribuer collectivement aux Mandchous la responsabilité de massacres passés contre la population chinoise et nourrit l'idée d'une vengeance historique à accomplir. La domination mandchoue est présentée comme l'imposition de coutumes étrangères et arriérées ayant maintenu pendant des siècles la suprématie d'un groupe minoritaire sur la majorité Han. Ceci est la vision de l'antimandchouisme, celle d'une haine irréconciliable envers une gouvernance et une catégorie autre d'individus, lesquels sont tenus les plus responsables des 'humiliations'¹⁴⁴.

Or, cette rhétorique révolutionnaire tend à effacer la diversité interne des Mandchous. Il s'agit plus précisément des membres du système des Huit Bannières, une caste militaire issue de la tradition martiale jurchen qui permit au clan impérial Aisin Gioro de s'emparer du Mandat

céleste¹⁴⁵. La population intégrée à cette organisation sociale, structurée selon une hiérarchie militaire, devait vivre à proximité de ses garnisons ou dans des quartiers séparés appelés villes mandchoues, où les Han n'étaient généralement pas admis. Cette séparation limitait les interactions entre les deux communautés et renforçait les différences culturelles et linguistiques. Les Bannières ne constituaient toutefois pas un groupe entièrement homogène. Outre les Mandchous, elles comprenaient aussi des bannières mongoles et une composante Han connue sous le nom de Hanjun. La couleur de la bannière et l'origine ethnique jouaient néanmoins un rôle important dans le statut social au sein du système. L'administration Qing favorisa les siens sur les plans légal, politique et économique. Ce favoritisme bénéficia surtout aux mandchous sans toutefois viser explicitement à écraser les Han. Les Bannières, en tant que population militarisée, recevaient une solde gouvernementale, bénéficiaient d'une clémence relative devant la justice et avaient de meilleures chances d'intégrer l'administration impériale. Les examens auxquels ils étaient soumis reposaient davantage sur la traduction que sur l'érudition littéraire. Le privilège mandchou se manifestait également dans la composition de la haute administration. Même si l'institution reposait sur une diarchie censée équilibrer la présence mandchoue et Han, les Mandchous occupaient une proportion disproportionnée des postes alors qu'ils représentaient environ 1 % de la population de l'Empire¹⁴⁶.

Ces privilèges fournissaient aux révolutionnaires plusieurs arguments pour dénoncer l'inégalité du système Qing. Toutefois, interpréter cette situation comme une occupation étrangère permanente ignore la tendance historique des dynasties conquérantes à s'assimiler progressivement à la culture chinoise dominante. Au fil du règne mandchou, les deux cultures s'influencèrent mutuellement, même si elles ne fusionnèrent jamais complètement. Les traditions mandchoues tentèrent d'être préservées, notamment par la pratique de l'archerie montée et l'usage du mandchou

comme langue co-officielle avec le mandarin. Malgré cela, la sinisation des Bannières progressa avec le temps. De nombreux Bannières dépendaient de leur solde et se consacraient davantage à des activités culturelles qu'à l'entraînement martial. Pour les révolutionnaires Han, certaines coutumes imposées sous la domination mandchoue devinrent ainsi des symboles de soumission. La queue de cheveux fut perçue par ces derniers comme un rappel de servitude et devint, lors des soulèvements, l'un des signes visibles à retirer dans une opposition symbolique à la dynastie Qing.

Cette dernière ne fut pas imperméable aux tensions engendrées par les différences entre Mandchous et Han. Dès le milieu du XIXe siècle, plusieurs vagues de réformes cherchèrent à atténuer les distinctions juridiques du système des Bannières. Dépendante de la solde gouvernementale et limitée dans ses activités économiques, la population bannière s'appauvrisait progressivement, tandis que son rôle militaire s'éloignait de celui des forces montées de l'époque de la conquête.

Bien que l'abolition de ces distinctions ait été annoncée à plusieurs reprises par décret, notamment en 1865 puis en 1898, la séparation entre Mandchous et Han persista en pratique. Cette inertie administrative contribua à alimenter des formes d'indignation révolutionnaire. L'antimandchouisme, devenu un pilier de la propagande révolutionnaire¹⁴⁷, simplifiait ainsi une réalité sociale beaucoup plus complexe que ne le laissait entendre la rhétorique politique¹⁴⁸. L'abolition progressive de certaines restrictions institutionnelles visa néanmoins à atténuer ces tensions. L'interdiction des mariages entre Mandchous et Han fut levée, tout comme la primauté mandchoue dans certains postes bannière et dans l'administration provinciale en Mandchourie. Les créneaux ethniques de la diarchie administrative furent également supprimés à la fin de 1906.

Toutefois, ces réformes produisirent parfois l'effet inverse. Un an plus tard, en 1907, la proportion de ministres mandchous au sein du gouvernement augmenta encore, passant d'environ

la moitié à près des trois quarts. Cette situation renforça la rhétorique antimandchouiste selon laquelle la dynastie Qing n'avait aucune intention réelle de céder le pouvoir et ne faisait que dissimuler sa domination derrière une façade constitutionnelle. Ce climat de méfiance contribua à une recrudescence de la violence antidynastique. En juillet 1907, le gouverneur de la province d'Anhui, Yukuli Enming (1845-1907), fut assassiné par un révolutionnaire. Cet événement alarma profondément la cour Qing, désormais confrontée aux conséquences directes des tensions ethniques et politiques qui traversaient l'Empire¹⁴⁹.

Face à cette situation, le gouvernement impérial tenta de réagir en accélérant certaines réformes, annonçant en septembre 1907 le démantèlement des garnisons des Bannières provinciales afin de réinstaller leurs membres et de les orienter vers d'autres professions. Ce changement s'inscrit dans un processus de révision du système des Bannières et de suppression progressive des distinctions institutionnelles entre Mandchous et Han. Ces mesures représentaient l'une des dernières tentatives de la part de l'impératrice douairière Cixi de moderniser l'Empire par la voie constitutionnelle et de contenir la radicalisation antimandchouiste. Pour répondre aux frustrations croissantes des réformistes, la cour ordonna également la création d'une assemblée nationale et autorisa les provinces à établir des institutions similaires. Toutefois, la lenteur de cette transition constitutionnelle continua d'alimenter le mécontentement. Les constitutionnalistes adressèrent de nombreuses pétitions au gouvernement Qing afin d'accélérer la convocation d'un parlement. La réponse de la cour fut ambivalente. Certaines avancées furent accordées, mais elles s'accompagnèrent d'une répression partielle visant les leaders accusés d'agitation politique parmi les étudiants et les roturiers. Ce n'est qu'à la fin d'août 1908 que les autorités impériales annoncèrent officiellement un plan constitutionnel prévoyant l'établissement d'un parlement après une période de transition de neuf ans¹⁵⁰.

Pour les constitutionnalistes, un calendrier aussi long constitua une déception majeure, eux qui avaient sollicité une transition accélérée de deux ou trois ans. En ce sens, le régime mandchou ne s'aida guère, ses restrictions sur l'intervention populaire dans les affaires nationales limitant étroitement la participation à sa refonte politique. L'interdiction de l'activisme chez les étudiants et parmi le commun des mortels ne fit qu'encourager leur radicalisation, alors que les révolutionnaires, eux, ne limitaient nullement les publics auxquels leur message pouvait s'adresser. Chez les constitutionnalistes les plus loyaux émergea ainsi une contradiction. Inciter le gouvernement à améliorer ses méthodes par souci pour son avenir, plutôt que par une volonté d'opposition ouverte, finit par être interprété comme de l'hostilité. La désillusion envers la dynastie s'accroît ainsi¹⁵¹.

2.3 Les derniers dominos

Le plan constitutionnel démontre la volonté impériale de transformer ses pratiques, mais son adoption est freinée par l'inertie conservatrice d'une Cour encore prise dans ses prédispositions traditionnelles et dans son isolement structurel vis-à-vis de la population. Bien qu'il soit porteur d'un certain potentiel pour l'avenir de la dynastie, une crise de succession survient à la fin de l'année 1908 au sein de la Cour Qing. À la mi-novembre, la santé de l'empereur Guangxu, maintenu en quasi-séquestration, se détériore rapidement et un successeur est choisi par l'impératrice douairière Cixi. Puyi (1906-1967), âgé de deux ans et demi, est désigné en grande partie parce que son père Zaifeng (1883-1953), prince Chun et frère de Guangxu, était proche de Cixi et aurait permis de prolonger son emprise informelle sur la gouvernance Qing. Zaifeng est perçu comme docile et indécis, susceptible de se conformer à la volonté de l'impératrice. Or, il n'en fut rien puisque Cixi s'éteint le 15 novembre, au lendemain du décès de Guangxu¹⁵².

Le jeune Puyi, désormais empereur Xuantong, ne règne qu'en nom et il revient à Zaifeng, en tant que prince régent, de mener la modernisation de l'Empire. Celui-ci est propulsé à la tête d'une entreprise complexe pour laquelle il ne possède pas les qualités de leadership requises. Contrairement aux attentes de réformateurs comme Kang Youwei, Zaifeng ne correspond pas au profil d'un dirigeant capable de mener à terme une transition constitutionnelle. La poursuite des orientations de Cixi s'impose pour le prince régent, mais son inconsistance, oscillant entre volontarisme et hésitation, renforce la lenteur et l'immobilisme du réformisme Qing. Il consacre d'une part beaucoup d'énergie à la consolidation de l'autorité impériale en se réappropriant le commandement de divisions et en nommant en 1909 davantage de ministres issus de la noblesse impériale, contribuant à une Cour dominée par une majorité manchoue. L'exclusion d'éléments moins aristocratiques, y compris parmi les Bannières, tels que le général Tieliang (1863-1938), pourtant architecte de la centralisation sous Cixi, indique que Zaifeng ne cherche pas tant à accroître l'influence manchoue qu'à resanctifier la Cour Qing en tant qu'espace exclusif du clan impérial. Une telle épuration du cercle rapproché du trône n'aurait pas nécessairement suscité de controverse si la monarchie avait été une entité dépolitisée n'entravant pas l'établissement d'un parlement¹⁵³.

La gouvernance Qing sous Zaifeng ne démontre pas une compréhension adéquate du constitutionnalisme. L'établissement des assemblées provinciales en 1909 à la suite des élections de juin puis de l'Assemblée nationale en octobre 1910 n'atténue pas les fractures politiques internes, au contraire elles s'en trouvent exacerbées. Les constitutionnalistes, conscients de la vulnérabilité géopolitique et fiscale de l'Empire, multiplient les pétitions visant à instaurer un gouvernement responsable devant un parlement. Les membres de l'Assemblée nationale se montrent eux aussi particulièrement critiques face à l'apathie constitutionnelle de la Cour Qing, notamment de ses princes conseillers¹⁵⁴.

Les propositions issues de ces premières expériences représentatives sont fréquemment rejetées par le régime manchou, peu disposé à tolérer la critique de son autorité, confondant une fois de plus revendications politiques et déloyauté. À cela s'ajoutent les ingérences répétées du prince régent dans les travaux de l'Assemblée nationale, intervenant directement dans les débats entre membres élus. La séparation des pouvoirs est inexistante et Zaifeng n'apporte aucune contribution réelle à la transition vers une monarchie constitutionnelle, entravant au contraire son accomplissement.

La futilité de leurs efforts n'échappe pas aux constitutionnalistes. À la fin de l'année 1910, profondément désillusionnés par la gouvernance Qing, plusieurs sont contraints de quitter Beijing, ce qui accentue leur hostilité envers le régime. Une réunion secrète entre les leaders de l'Assemblée marque un tournant alors que face à l'incapacité du gouvernement à écouter et appliquer leurs recommandations, plusieurs décident de se rallier à la révolution lors de son déclenchement. Il ne s'agit pas pour eux de la diriger mais de s'y associer face à ce qu'ils perçoivent comme l'obstacle principal à la survie de la nation. Leur retour dans leurs provinces respectives signale l'effondrement imminent de l'autorité impériale dans de nombreuses régions. À cette incertitude politique s'ajoute une insécurité agricole provoquée par de mauvaises récoltes et les inondations du fleuve Yangtze, laissant présager une famine en 1911. Les failles de la dynastie sont alors pleinement en place et ne cessent de s'élargir, sa fin apparaissant de plus en plus inévitable alors que le coup de grâce survient à la mi-1911¹⁵⁵.

La décision de nationaliser une artère majeure du réseau ferroviaire dans la province du Sichuan, annoncée par décret au début mai 1911, provoqua une vive controverse. La ligne avait été financée et construite par l'économie locale, ce qui suscita une profonde frustration parmi la population. Cette nationalisation s'inscrivait dans un projet impérial visant à relier Beijing, Hankou et Guangzhou par chemin de fer. Faute de capitaux suffisants, le gouvernement contracta à la fin

mai un prêt de six millions de taels auprès d'un consortium bancaire des quatre puissances, composé des États-Unis, de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne¹⁵⁶.

Cette décision déclencha des manifestations non seulement au Sichuan mais aussi dans les provinces du Hubei, du Hunan et du Guangdong. Les assemblées provinciales dénonçaient le fait de ne pas avoir été consultées et craignaient une extension du contrôle du gouvernement central. Par-dessus tout, la perception d'une ingérence occidentale attisa les inquiétudes, plusieurs estimant que l'indépendance économique de la Chine avait été compromise au profit d'intérêts étrangers¹⁵⁷. Un mouvement voué à la protection des droits ferroviaires émergea alors parmi les marchands, les étudiants et la paysannerie, tous préoccupés par la pression fiscale liée au projet¹⁵⁸. À la fin août, sous l'impulsion de l'aristocratie locale, une démonstration d'autonomie provinciale fut organisée à Chengdu. Des inscriptions rappelant que l'ancien empereur Guangxu avait autorisé la construction ferroviaire furent affichées et la milice locale se prépara à une éventuelle répression impériale¹⁵⁹. Celle-ci survint au début de septembre avec l'arrestation des leaders du mouvement. Une manifestation exigeant leur libération fut organisée et les premières salves furent tirées par des troupes de la Force de Patrouille et Défense. La situation dégénéra rapidement en révolte. Au cours des semaines suivantes, des affrontements opposèrent troupes provinciales et miliciens sichuanais. La Nouvelle Armée du Sichuan refusa toutefois de se retourner contre la population, obligeant le vice-roi à demander des renforts. La Nouvelle Armée du Hubei fut alors envoyée pour réprimer la rébellion, laissant sa propre province vulnérable¹⁶⁰.

La crise ferroviaire du Sichuan révéla ainsi plusieurs des faiblesses structurelles qui affligeaient l'Empire. Elle mit en évidence les tensions entre centralisation et provincialisme, les loyautés divergentes au sein des organisations militaires et l'émergence d'une mobilisation populaire portée par une classe moyenne grandissante¹⁶¹. Cette mobilisation s'inscrivait dans un climat d'idées nationalistes dirigées autant contre les ingérences mandchoues que contre celles des

puissances étrangères. Les conditions de l'effondrement de la dernière dynastie chinoise se trouvaient ainsi réunies. Les réformes engagées par l'État avaient contribué à générer les forces qui allaient précipiter sa chute. Les Nouvelles Armées, créées depuis 1895 pour défendre l'Empire, devinrent un terreau fertile pour la diffusion d'idées révolutionnaires.

Deux sociétés exercèrent une influence particulière dans la Nouvelle Armée du Hubei, soit la *Wenxueshe*, la Société littéraire, et la *Gongjinhui*, la Société du progrès mutuel. Leur activisme antidynastique visait à renverser l'Empire au profit d'une république. Plusieurs de leurs leaders avaient auparavant appartenu au Tongmenghui, ce qui imprima une orientation idéologique à leurs activités. La subversion militaire se fit notamment par la diffusion de journaux destinés aux soldats, dénonçant la corruption des officiers et critiquant la gouvernance d'un point de vue antimandchouiste¹⁶². Cette propagande cherchait à rallier les militaires autour de l'idée d'un renversement dynastique au nom de la restauration de la grandeur de la Chine¹⁶³. En 1911, les révolutionnaires disposaient déjà d'une présence significative dans plusieurs Nouvelles Armées provinciales. La fusion des deux sociétés en septembre permit de préparer une insurrection initialement prévue pour le 6 octobre. Ces préparatifs ne relevaient toutefois pas directement du Tongmenghui. Les révolutionnaires du Hubei entretenaient des liens relativement fragiles avec l'organisation de Sun Yat-sen, dont certains dirigeants avaient été associés au Tongmenghui, mais demeuraient distincts afin de prévenir toute fuite d'informations¹⁶⁴. Ce furent surtout l'agitation civile au Sichuan, le mécontentement dans les Nouvelles Armées et les réductions de salaires qui renforcèrent l'élan révolutionnaire dans la province¹⁶⁵.

Le 9 octobre 1911, une explosion accidentelle dans la concession russe de Hankou, survenue lors de la fabrication d'explosifs, révéla le quartier général des révolutionnaires¹⁶⁶. Les autorités saisirent des documents identifiant plusieurs membres du réseau et procédèrent à des arrestations, exécutant trois suspects sur place. Avec le complot découvert, les révolutionnaires

comprirent que le moment d'agir était venu. Le lendemain, plusieurs bataillons de la Nouvelle Armée se mutinèrent, marquant le début de la révolution Xinhai. Celle-ci ne résulta pas d'un plan soigneusement orchestré mais d'une conjonction d'événements et d'un accident survenu au moment opportun. La mutinerie de Wuchang déclencha un effet d'entraînement qui allait rapidement entraîner l'effondrement de l'Empire¹⁶⁷.

L'insurrection de Wuchang constitua un tournant décisif dans la vie politique de la Chine impériale et ouvrit une nouvelle phase révolutionnaire. Au cours des mois suivants, les provinces déclarèrent progressivement leur indépendance, révélant l'ampleur de l'effritement de l'autorité Qing. La révolution Xinhai apparaît ainsi moins comme une rupture soudaine que comme l'aboutissement de tensions accumulées durant les dernières années de la gouvernance mandchoue. Les réformes inachevées, le provincialisme, la radicalisation politique et les loyautés militaires divergentes avaient progressivement miné les fondations du régime impérial.

III. La chute dynastique et naissance d'une nation

La mutinerie des troupes de la trinité de Wuhan en octobre 1911 se transforma rapidement, d'une insurrection compulsive, en l'instauration agile d'un État rebelle servant de bastion dans cette crise politique impériale. Les semaines suivantes virent le pouvoir des insurgés se consolider à Wuchang avec l'établissement du gouvernement militaire du Hubei, inspirant plusieurs autres provinces, chacune à leur manière, à déclarer successivement leur propre indépendance de la gouvernance Qing¹⁶⁸. Or, la propagation de la révolution ne se fit ni selon un plan préétabli ni en vertu de la direction d'un organisme révolutionnaire centralisé. La dissidence ouverte d'un grand nombre de provinces envers l'Ordre céleste, les massacres visant les populations mandchoues et les conflits entre personnalités révolutionnaires révèlent la diversité des acteurs engagés dans la lutte antidynastique. Conjointement, l'aboutissement de ce conflit armé n'en fut pas davantage un triomphe incontesté, mais revint plutôt à des négociations entre le camp révolutionnaire et le camp monarchiste afin d'arriver à un compromis quant à l'avenir politique de la Chine. Ainsi, ce dernier chapitre évalue l'établissement d'une opposition affirmée face au statu quo, amorcée à Wuhan, puis la manière dont d'autres provinces rejoignirent ce mouvement de réécriture des fondements politiques chinois, menant, malgré la déclaration hâtive de la République, aux pourparlers aboutissant finalement à l'abdication de la dynastie Qing et au passage du Mandat céleste au peuple chinois.

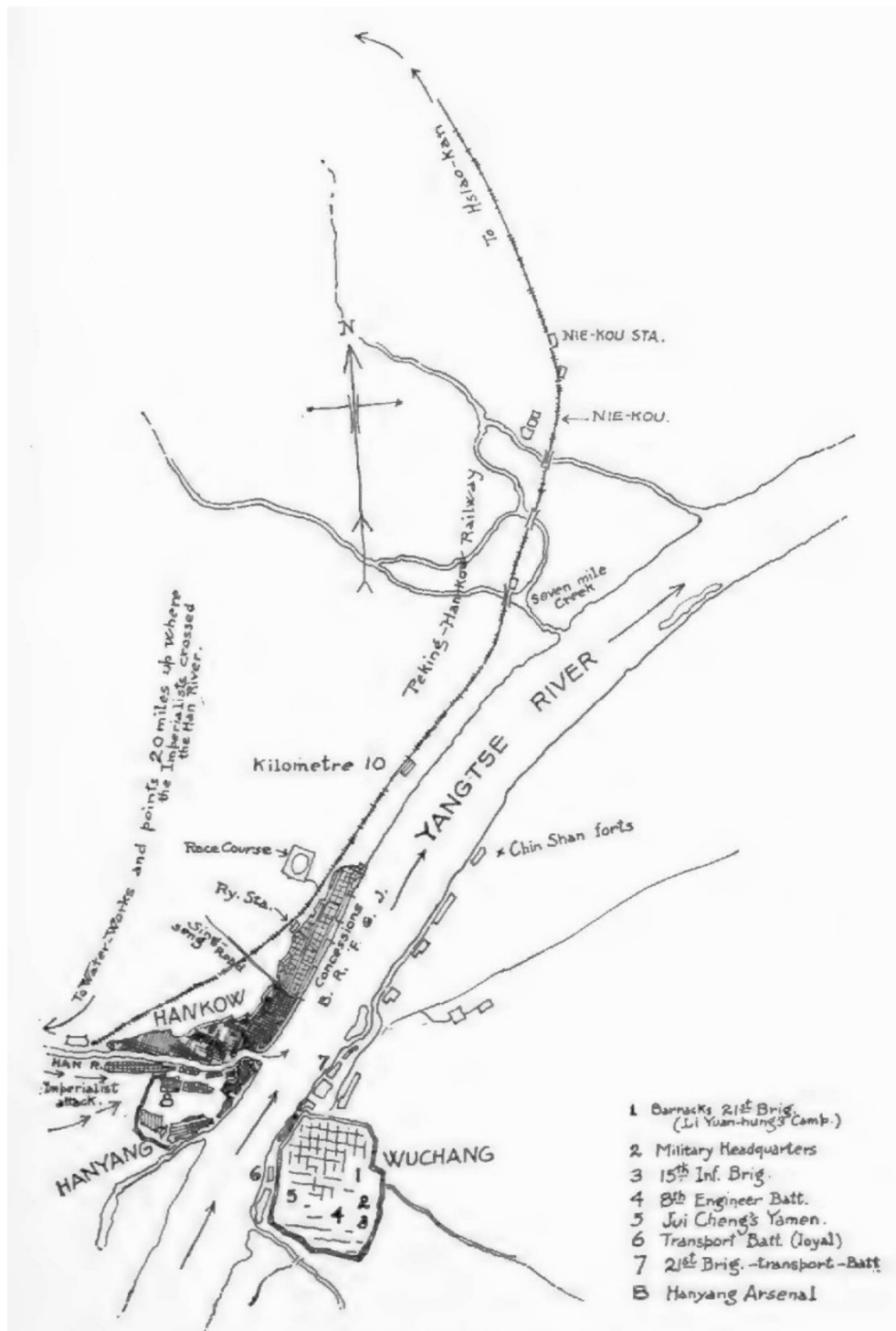


Figure 2. La tricité de Wuhan et les emplacements militaires au soulèvement d'octobre .

Source: Frederick McCormick, *The Flowery Republic* (Londres: John Murray, 1913), p.72.

3.1 Le gouvernement militaire du Hubei et l'escalade révolutionnaire

Les troupes en présence à Wuchang au 10 octobre comptaient au total 8 500 hommes, soit 7 500 de moins qu'à l'habitude, alors que ces derniers avaient été déployés pour écraser les manifestations sichuanaises. L'allégeance de trois unités, les ingénieurs, les artilleurs et le corps d'intendance, avait basculé dans la révolte en soirée, participant à la masse principale des insurgés, qui approchait les 3 960 hommes. Les forces loyales au régime impérial et n'ayant pas fui s'élevaient, elles, à 3 050, rendant leurs efforts contre la mutinerie des plus difficiles¹⁶⁹. Au matin du 11 octobre, la ville était largement sous contrôle des rebelles, à l'exception de quelques pochettes bannières restantes. Au tournant de la nuit, un autre soulèvement survint juste de l'autre côté du fleuve Yangtze, à Hanyang, berceau du fameux arsenal. Arrivé au midi suivant, le contrôle tomba sous un quatrième bataillon. Au-delà de la rivière Han, Hankou fut prise de même le matin suivant par un autre bataillon. De cette conquête révolutionnaire menée dans la grande hâte de ces trois villes rapprochées, composant l'actuel Wuhan, les efforts spontanés de sous-officiers seniors, s'étant bien que chaotiquement retournés contre plusieurs officiers clés¹⁷⁰, avaient mené à une expulsion disciplinée de l'administration militaire et des hauts fonctionnaires Qing hors des confins de la grande ville¹⁷¹.

Les révolutionnaires de la Nouvelle Armée avaient fait basculer le momentum en faveur de la cause républicaine, mais une consolidation s'imposait, puisque le soulèvement n'avait pas été mené par un haut dirigeant insurgé, personne ne siégeant à la tête de cet État rebelle. Les leaders des sociétés en cause dans le complot découvert étaient soit blessés, enfuis ou trop loin, puis les grands noms du Tongmenghui présents en Chine, dont Huang Xing et Song Jiaoren (1882-1913), demeuraient incertains du potentiel de ce soulèvement. L'établissement d'un gouvernement rival au Hubei relève de la sélection du colonel Li Yuanhong (1864-1928) pour légitimer la direction

des opérations militaires révolutionnaires, mais aussi rallier le soutien de l'élite et de la population¹⁷². Fait intéressant, Li n'avait aucune affiliation républicaine ni affinité pour une révolution, bien le contraire. Au début de la mutinerie, il tenta de maintenir la loyauté dans ses rangs, poignardant même à mort un envoyé insurgé tentant d'obtenir le soutien de son bataillon. C'est alors que, tandis que toujours plus d'unités rejoignaient l'adversaire, perdant de plus en plus d'espoir et paralysé par l'anxiété, le colonel se cacha dans une maison, pour être découvert sous un lit par des troupes révolutionnaires¹⁷³, puis forcé, au bout du fusil, de mener ceux-ci en tant que leur gouverneur militaire¹⁷⁴.

L'aversion de ce dernier aurait pu s'avérer problématique, mais il en revint au motif fondamental des insurgés de la Nouvelle Armée guidant leur acceptation, qu'il soit Han et adhère à la cause de l'antimandchouisme. À ce sens, Li est un réformiste modéré ayant été formé selon les principes militaires modernes. Son utilité la plus suprême fut symbolique et servit à faire basculer, étant donné sa notoriété sociale, les constitutionnalistes non révolutionnaires au sein de l'Assemblée provinciale, de l'aristocratie locale et de la population¹⁷⁵. Initialement, son nom fut utilisé contre son gré, Li demeurant récalcitrant à mener une révolution. Seulement le 13 octobre, alors que le succès de l'insurrection à Wuchang était devenu indéniable, il accepta le rôle de sauveur qui lui était servi sous menace d'exécution. Le colonel Li Yuanhong fut contraint de servir la cause républicaine, coupant la queue de sa chevelure. Par cet abandon symbolique de sa loyauté au régime mandchou, il assumait la direction du gouvernement militaire du Hubei¹⁷⁶.

La collaboration entre les éléments instructionnistes de la Nouvelle Armée et les leaders provinciaux modérés souligne plusieurs choses allant directement à l'encontre de l'idéalisme révolutionnaire du Tongmenghui. Ce dernier a peut-être inspiré les mutineries, mais son influence réelle fut marginalisée par chaque dimension ayant, dans les faits, provoqué la révolte de Wuchang¹⁷⁷. Ses leaders en diminuèrent le potentiel, laissant le soulèvement s'établir seul et

n'ayant pas renforcé idéologiquement une adhérence disciplinée à ses principes républicains. Ils en furent accessoires à l'instrument principal de la radicalisation des soldats, la haine raciale des Mandchous. Puis l'établissement d'un État rebelle relève non pas d'une direction coordonnée d'un régime alternatif, mais d'un basculement des éléments locaux désenchantés avec le statu quo, simplifié à être solutionné par une refonte de la gouvernance centrale dépourvue les Mandchous, perçus comme des "étrangers" à l'intérieur même de la Chine¹⁷⁸.

La dimension raciale servant à mobiliser les masses en faveur de la cause révolutionnaire apparaît explicitement dans les proclamations propagées par les insurgés de Wuchang¹⁷⁹. Un tel texte, cloué à l'extérieur d'une bâtisse ayant servi à un général mandchou, un yamen, encourage un éveil radical au sein de la population par le moyen d'idées visant l'abolition de la domination mandchoue :

« Sachez que notre cause est juste. [...] Pour vous délivrer de la souffrance mandchoue et guérir vos maux. [...] Pourquoi de telles souffrances ? Parce qu'ils sont d'une tribu différente et vous jettent naturellement comme de la paille. [...] Les Mandchous ne sont pas les fils de Han et malgré votre loyauté, ils ne vous rendent rien. [...] Nous ne permettrons pas que les traîtres aux fils de Han et les voleurs de notre pays continuent de respirer. [...] Autrefois ils mangeaient notre chair, maintenant nous mangerons la leur. [...] Vous, érudits, fermiers, artisans et marchands, devez-vous unir pour chasser les sauvages. »¹⁸⁰

La rhétorique visant la dynastie est bien l'aspect dont découle tout le langage haineux ressortissant de cette déclaration. Ce n'est pas simplement la monarchie qui est visée, mais toute une population, les Bannières, qui est dans son entièreté déshumanisée par sa différence, puis ouvertement appelée à être assujettie à une violence ethnique sans aucune retenue. Le sale revers de l'agitation politique des révolutionnaires se révèle ici. Les années de discours prêchant ces

idéaux, qui semblaient vouer à des principes républicains, sont fondées sur cette notion que l'antimandchouisme est la seule manière de mobiliser les masses contre la dynastie Qing. Ainsi, il n'est pas surprenant de comprendre ce qui arriva aux Bannières en présence à Wuchang lorsque les insurgés prirent le contrôle de la ville. Bien que limité dans le sang coulé, celui qui fut versé provenait surtout de la victime la plus probable, les Mandchous. Les vagues de violence antimandchoue furent initiées en premier sur l'importante population bannière de la garnison métropolitaine du Hubei. Deux régiments et la police militaire furent agressés dans une furie dans leurs propres baraquements le soir de la révolte. Les cris de ralliement ne mentaient pas, tuer les administrateurs mandchous et le peuple bannière devint un fait accompli au matin du 11 octobre, les morts laissés dans les rues environnantes donnant un avant-goût de ce que l'antimandchouisme révolutionnaire signifiait concrètement.

La vengeance meurtrière devient la direction officielle du gouvernement militaire, l'élévation des Han devant être accomplie par l'extermination mandchoue, effaçant des familles entières et saisissant tous leurs avoirs. Des chasses aux Mandchous sont initiées dans Wuchang, des groupes de soldats révolutionnaires vagabondant les rues, arrêtant quiconque paraissait différent d'apparence ou sonnait hors de la norme, et le questionnant au moyen d'un simple quiz de prononciation. Un échec à dire « correctement » un mot valait une exécution sur place. Aucune grandeur morale ne peut être extrapolée des meurtres de personnes âgées et de femmes plaidant pour leur vie, n'ayant jamais été les perpétrateurs de cette supposée maltraitance des Han¹⁸¹. Le chaos, l'inhumanité et le désespoir en poussèrent beaucoup, craignant une pire affliction par autrui, à préférer s'infliger une fin sur leurs propres termes, emportant avec eux leurs proches. Il n'y a ici qu'un égarement total des forces réellement écrasantes d'un gouvernement tyrannique, la population bannière n'étant certainement pas l'acteur à l'origine des griefs révolutionnaires.

Au cours des trois premiers jours de la révolution, entre 400 et 500 Mandchous furent massacrés. Les violences ne s'atténuèrent qu'après que le gouvernement militaire du Hubei, sous la pression de forces modérées, interdit leur poursuite contre les Bannières. Or, rien ne put garantir que des individus radicalisés par l'antimandchouisme, sans coordination révolutionnaire explicite, n'agissent pas impulsivement sur ce discours explicitement violent lorsque le pouvoir leur tombait entre les mains et que rien ne les arrêtaient d'accomplir leur part de l'épuration ethnique dite nécessaire à l'émancipation Han.

Ce qui fut accompli au Hubei avec cette dissension délibérée et organisée exemplifie la capacité d'une province à se soulever contre la dynastie au pouvoir et, d'un tel triomphe, à installer sa concurrence politique. Son gouvernement militaire devint un réel bastion du soulèvement, servant de patron exact, ou du moins d'inspiration, à proclamer une indépendance provinciale. Le processus révolutionnaire varia d'une localité à l'autre, il en fut tout aussi du degré de violence infligé à la population bannière présente.

La fragmentation dans la propagation de la révolution Xinhai révèle comment son caractère impulsif, provincial et détaché de lui-même rend l'entièreté de son déroulement plus multidimensionnel ¹⁸². Ce déferlement révolutionnaire au-delà de Wuchang demeure remarquablement rapide, soulignant comment les avancées technologiques en communication, les journaux, le télégramme, ont largement contribué à une semi-coordination tacite des soulèvements antidynastiques¹⁸³. Le 22 octobre, la révolution dépasse les limites du Hubei, s'étant étendant à la province du Hunan. À la fin du mois, le bilan est encore plus préoccupant pour l'autorité centrale, puisque le Jiangxi, le Shaanxi et le Yunnan déclarent à leur tour leur indépendance, rejoignant ainsi la révolution. Pour beaucoup, quatorze provinces au total, ils sont menés par les mutineries de la Nouvelle Armée, mais il existe aussi l'élément, encore une fois, des Assemblées provinciales, qui

vont servir de forces légitimatrices en utilisant l'aristocratie, les marchands et les organisations de commerce, il en est le cas pour cinq provinces. Son initiation varie d'une province à une autre, mais, que ce soit les militaires ou les civils, il demeure qu'il avait été décidé bien avant qu'à l'éclatement de la révolution, les éléments modérés, tels qu'ils s'étaient perçus après les incidents de l'Assemblée nationale, allaient basculer du côté d'une révolution. Non pas nécessairement pour la mener, mais parce que lorsqu'un tel événement arriverait, ils en feraient partie.

3.2 L'avenir de la Chine en jeu : révolution, affrontement et compromis

L'autorité centrale Qing ne fut pas sans réplique face aux insurrections, orchestrant une réponse militaire au soulèvement ayant saisi la tricité de Wuhan dès son déclenchement. Les défections de la Nouvelle Armée n'en avaient pas empêché la présence de forces loyales. Celles-ci comportaient deux bataillons sous le commandement du général Zhang Biao (1860-1927), qui s'étaient réfugiés au nord de Hankou à proximité de sa gare, puis une canonnière au milieu du Yangtze, abritant le gouverneur général Ruicheng (1865-1915). L'appel au soutien impérial de ce dernier fut pris par le général Yinchang (1859-1934), auquel Zaifeng ordonna, le 12 octobre, de contenir les rebelles du Hubei avec deux divisions de l'Armée du Beiyang à partir de Beijing et deux croiseurs de la flotte chinoise empruntant le Yangtze par la voie de Shanghai. Le déploiement de quelque 25 000 hommes de ce premier corps parcourut 950 km en seulement 40 heures grâce à la ligne ferrée liant la capitale à Hankou. Dès le 21 octobre, les éléments principaux de Yinchang furent en position, en tout moyen, prêts à lancer la contre-offensive¹⁸⁴. Or, les six jours suivants ne virent aucun grand assaut du genre, moment opportun raté d'être exploité, puisque les révolutionnaires du Hubei s'étaient à peine organisés, mais surtout multipliés dans d'autres provinces. La fermeture de l'étau sur Hankou ne débuta que le 27 octobre avec le retour de Yuan

Shikai au sein de l'administration Qing en tant que commissaire impérial en charge des opérations militaires au Hubei¹⁸⁵.

Yuan, qui jusqu'à ce moment avait été forcé à la retraite par le prince régent dès janvier 1909, vivait paisiblement dans son village natal à Zhangde, dans le Henan. Malgré les tentatives répétées de le rappeler en service, amorcées dès août 1910, il continua de refuser tout poste, offrant néanmoins des conseils au moment où la révolution éclate. Mais c'est bien la présence de son nom, de sa personne, qui avait été tenue en haute estime dans l'esprit de plusieurs au sein de la Cour impériale en raison de son illustre carrière militaire au service des Qing, mais plus important encore, de la loyauté qu'il s'était méritée auprès des armées, surtout de ses anciennes, celles du Beiyang. Après tout, la désaffection généralisée au sein des Nouvelles Armées fut le moteur principal des soulèvements et l'intensité des efforts déployés par Zaifeng pour réemployer les talents d'un homme qu'il avait éjecté de sa gouvernance pointe vers une réelle crainte de ne savoir si tous les moyens de réplique n'allaient pas rejoindre la cause républicaine. Le bastion de cette insurrection devait ainsi être écrasé¹⁸⁶.

D'où la lutte pour Hankou vit déferler les grands moyens, témoignant d'un champ de bataille sans précédent pour l'Armée du Beiyang. Une scène décrite par ses contemporains occidentaux, l'avancée initiée par des tirailleurs, suivie de compagnies entières en ordre rapproché, couvrant leur progrès peu à peu sur la ville rasée par le feu des frappes d'artillerie, délogeant la résistance révolutionnaire tout comme sa population. Au 1er novembre, les Qing y sont à nouveau en charge, repoussant ses anciens occupants à Hanyang, un premier triomphe tant besoin pour les monarchistes. Yuan ne poursuivit pas l'assaut. Entre-temps, encore plus de provinces s'étaient révoltées. Demeure que le bilan d'octobre avait déjà été désastreux, peu importe l'issue de la révolution, des changements allaient être entraînés de cette crise, au point que la loyauté aux Qing

pouvait se faire conditionnelle pour certains acteurs. Yuan Shikai avait eu ses propres conditions à accepter sa nomination, puis vint le cas de l'incident de Luanzhou. Le 29 octobre, Zhang Shaozeng (1879-1928) communiqua à Beijing ses douze demandes, calquées sur celles des constitutionnalistes de l'Assemblée nationale, menaçant de mutiner sa division à quelques 150 km de la capitale¹⁸⁷.

Sous pression d'une part de l'intérieur de sa base de soutien, mais aussi de l'adversaire insurgé si près à Taiyuan, au Shanxi, la proximité de tous deux incita la formulation de décrets émis au lendemain des demandes de Zhang. Ceux-ci assumaient la responsabilité de la dynastie, nominalement l'enfant empereur Puyi et non son père régent, dans l'éclosion de la crise politique affligeant le pays, excluant de ce point les princes de la famille impériale de l'administration et ordonnant la rédaction d'une constitution par l'Assemblée nationale. Le début du mois de novembre vit un énorme effort politique pour remédier aux fondements de la révolution avec la dissolution du cabinet problématique associé étroitement avec la famille royale, la concrétisation d'une constitution puis la convocation d'un parlement¹⁸⁸. Demeure que l'élément de radicalisation de la révolution, les tensions ethniques Han-Mandchou, resta marginal dans cette tentative forcée à rehausser le prestige réformiste de la monarchie.

Au fur et à mesure que les provinces continuaient de déclarer leur indépendance, les violences envers les populations bannières se perpétuaient avec une brutalité systématique, comme à Xi'an, où l'on compte entre 10 000 et 20 000 victimes¹⁸⁹, avec le massacre indiscriminé dans sa cité mandchoue après son siège, puis le pillage de ce qui restait. Dans les cas moins sanglants laissant des survivants, ce fut la rançon, voire l'enlèvement à la servitude, à l'esclavage ou au mariage forcé de jeunes femmes capturées¹⁹⁰. De même, chaque révolte ne fut pas toutes identique, la violence pouvait aussi n'être limitée qu'à la prise au combat du pouvoir régional, sans qu'il n'en suive des représailles contre sa population bannière¹⁹¹. Le bilan du second mois de la révolution

Xinhai, malgré les efforts accélérés de réforme, ne fut pas moins défavorable au gouvernement central, douze provinces supplémentaires entrant en insurrection et rendant l'impasse progressivement évidente.

Yuan Shikai gagne en importance au sein de la gouvernance Qing, étant élu premier ministre le 8 novembre par l'Assemblée nationale, qui fait alors office de parlement provisoire. Celui-ci engage d'emblée, trois jours plus tard, des pourparlers avec le camp révolutionnaire. Son nom s'avère tout autant prisé par la cause républicaine, selon laquelle le réformisme mandchou n'est qu'une expression de son dernier souffle, plaidant une défection de la part de Yuan sous la promesse de l'élire président de cette république¹⁹². La conversion d'éléments réformistes et modérés monarchistes en faveur du républicanisme suit la même stratégie utilisée dès l'établissement du gouvernement militaire du Hubei. Le parallèle entre Li Yuanhong et Yuan Shikai est évident, leurs bases constitutionnelles sont employées pour argumenter un éloignement des Qing et faire basculer leur influence individuelle en faveur d'une forme constitutionnelle de gouvernance. Après tout, ces hommes ne sont pas singulièrement décisifs à mener la révolution d'un bord ou de l'autre, mais ceux-ci représentent une tendance plus large, celle des réformistes, tous convaincus de la nécessité du constitutionnalisme. Reste ici à déterminer si sa légitimité proviendra d'un empereur ou directement du peuple. Tous les camps se doivent offrir des concessions et paraître mieux disposés à déterminer le futur de la Chine¹⁹³.

Arrivé en décembre 1911, les négociations vont s'avérer la grande plaque tournante de la révolution. Après la reprise d'Hanyang le 27 novembre par les forces impériales, son lendemain vit le siège sur cinq jours de Nanjing conclure en sa chute aux mains des révolutionnaires. Les grandes batailles combattues, les armées impériales, affaiblis par la douteuse loyauté, minées par le manque de provisions, de munitions et de paye découlant de l'incapacité fiscale de la gouvernance mandchoue,

mais surtout par la perte totale des provinces du sud et du centre, contraignirent l'établissement d'une trêve le 3 décembre. Le 7 décembre, la Cour Qing continua de céder de son autorité aux constitutionnalistes, en confiant au premier ministre, Yuan Shikai, le plein exercice de son pouvoir, expulsant le prince Chun, Zaifeng, de sa régence en faveur de l'impératrice douairière Longyu (1868-1913) pour gérer les affaires dynastiques¹⁹⁴. Le remaniement de la gouvernance impériale mit en place les conditions des négociations entre le nord et le sud, débutant le 17 à Shanghai¹⁹⁵. La révolution Xinhai n'était pas pour être réglée par le triomphe militaire, par l'imposition des conditions par la force des armes, il n'en est qu'une dimension des conditions menant aux délibérations entre deux extrêmes façonnant le futur de la politique nationale¹⁹⁶. L'atteinte d'un compromis marquera la transformation du conflit, des soulèvements provinciaux à la facilitation d'une transformation constitutionnelle par l'entremise des forces politiques modérées, tant au niveau local des provinces, avec Li Yuanhong, que national, avec Yuan Shikai.

3.3 Fin dynastique et le nouvel ordre populaire

Le courant de décembre et janvier portera sur les négociations des deux côtés cherchant à établir un consensus acceptable pour l'avenir d'une Chine moderne établie sur une constitution, qu'elle soit républicaine ou monarchique. Les affrontements militaires sont ainsi mis de côté, le jeu de cette entente est politique, modérant les extrêmes révolutionnaire et impérial à un convenable milieu. L'enjeu central du conflit porte sur le sort de la dynastie Qing, l'insurrection ayant éclaté pour s'en départir, les révolutionnaires demeurent fermes quant à la nécessité d'y mettre un terme. Or, la position monarchique s'était significativement efforcée à dépolitiser le rôle du monarque par la redistribution de l'autorité de la Cour à l'Assemblée nationale pour établir un parlement, ce en adoptant une constitution et élevant le rôle de premier ministre à celui d'un chef d'État. Il existait ainsi une convergence plus marquée entre les positions, opposant la voie de

conserver une monarchie symbolique sous un système parlementaire à celle d'établir une république. Surtout que la concession de la part des révolutionnaires fut telle que l'abdication volontaire de la dynastie avait pour garantie un traitement favorable pour la famille royale et la population bannière¹⁹⁷.

La décision devait être déléguée à une convention nationale, approche toutefois acceptée à contre-cœur par l'impératrice Longyu. En fin décembre, la possibilité de la reprise des hostilités était inconcevable. Même si le nombre de troupes avait gonflé pendant la période de l'armistice, la situation financière de l'Empire dictait que tout recommencement d'une coûteuse guerre, couplé avec la grandissante dissension parmi les armées déployées au sud, ne laisserait que peu de chance de survie à la monarchie¹⁹⁸. La mise au vote de cette décision serait sans aucun doute en faveur de l'option républicaine considérant le poids des quatorze provinces déjà sous emprise révolutionnaire. La fin dynastique était ainsi enclenchée, par les contraintes ayant désarmé tout rétablissement de la volonté impériale, exemplifiées par la mise en charge de modérés pour décider de son futur¹⁹⁹. Ceux-ci, bien que facilitateurs des demandes révolutionnaires, allaient assurer une continuation de vie digne pour les Mandchous au pouvoir et les Bannières²⁰⁰.

Un tout autre élément vient complexifier le déroulement des négociations, après seize ans d'exil, le Dr Sun Yat-sen fit son grand retour en Chine. Débarquant d'abord à Hong Kong le 21 décembre, puis à Noël à Shanghai, il y apparaît comme une véritable célébrité en raison de sa séniorité et de l'agitation antidynastique la plus médiatisée²⁰¹. Son apparition si tard dans le déroulement de la révolution soulève la question de son rôle depuis l'éclatement de celle-ci en octobre. En effet, l'insurrection des soldats désaffectés du Hubei s'accompagne de symboles propres, notamment l'adoption d'un drapeau distinct, l'étoile à neuf pointes, chacune ornée de deux cercles jaunes sur fond rouge. Le drapeau à cinq couleurs apparaît également dans d'autres

provinces insurgées. En revanche, le symbole associé à Sun Yat-sen, le soleil blanc sur fond bleu, conçu par son proche, le martyr Lu Haodong, n'y apparaît pas, ce qui témoigne de la distance du Tongmenghui vis-à-vis des soulèvements révolutionnaires provinciaux. Il faut dire que la révolution, que Sun Yat-sen apprend l'existence en lisant son journal du déjeuner dans un hôtel à Denver, n'est pas la sienne. Il est alors au Colorado, faisant ce qu'il a toujours fait pour la révolution, récolter des fonds auprès des *Huaqiao* pour financer des sociétés secrètes révolutionnaires, sans lien avec celles à l'origine du soulèvement de Wuchang²⁰². Non pas pressé de faire son retour immédiatement, le Dr Sun transforma sa tournée aux États-Unis en voyage diplomatique, partant pour l'Europe, il tenta d'obtenir le soutien des puissances du consortium, sans succès²⁰³. Son détour valut tout de même à la révolution une image plus favorable à l'international, l'écartant de l'association avec l'événement des Boxers²⁰⁴. La crainte d'une intervention externe pouvait ainsi être atténuée pour les révolutionnaires.

À son retour en Chine, Sun Yat-sen apparaît davantage comme un atout pour les révolutionnaires, servant de figure unificatrice, bien que principalement symbolique, d'un mouvement fragmenté, et contribuant ainsi à désamorcer l'impasse au sein de la direction divisée entre Li Yuanhong et Huang Xing²⁰⁵. Effectivement, le mouvement révolutionnaire n'était aucunement uni²⁰⁶, il se déchirait lui-même entre personnalités se contestant le leadership et se chamaillant sur des divergences politiques²⁰⁷. Sun Yat-sen est choisi quasi unanimement comme président provisoire par vote des représentants des provinces indépendantes le 27 décembre, la seule voix dissidente favorisant plutôt Huang Xing, révolutionnaire bien plus domestique²⁰⁸. La raison va de pair avec le fait que Sun Yat-sen s'insère à plusieurs égards dans la révolution Xinhai à quoi s'ajoute sa connaissance partielle du contexte chinois. S'étant longtemps davantage intéressé aux différentes sphères étrangères, il évoluait entre plusieurs cadres culturels, ce qui le distançait

de son milieu d'origine, au point de le rendre en partie étranger. Son imposition n'est plus évidente qu'avec sa déclaration hâtive de la République de Chine le 1er janvier 1912 à Nanjing, est porté à la présidence provisoire et le calendrier solaire est adopté, remplaçant l'ancien prédécesseur lunaire²⁰⁹.

L'histoire de la révolution Xinhai tend à se conclure ici, or il demeure que ce gouvernement provisoire ne fait que nominalement unir les provinces révoltées, la dynastie Qing est encore en place et les négociations des conditions de son abdication sont encore irrésolues. L'ascendance de Sun Yat-sen comme président provisoire viola l'accord de décider de la forme de gouvernance par le moyen d'une convention nationale, ce qui suscita des doutes quant à la tenue de sa promesse de confier à Yuan Shikai la présidence, l'accord fut réaffirmé²¹⁰. La suite des délibérations vint à déterminer la capitale, la politique ethnique vouant traiter équitablement les « Cinq Races de Chine », la future disposition de l'empereur Xuantong et surtout les détails de l'abdication, divaguant sur la continuité des titres royaux puis la formulation du dernier décret. Yuan Shikai, ayant la charge de cette transition, fut confronté à de nombreuses contestations retardant la clôture de ce chapitre impérial, la dissension persistantes au sein des armées, une tentative d'assassinat contre lui et l'obstination des monarchistes les plus acharnés, menaçant de se révolter eux-mêmes²¹¹. Après l'épuisement des objections, le 12 février 1912, la dynastie pouvait se départir du pouvoir avec une certaine dignité avec le décret suivant :

« [...] Pendant longtemps, la forme du gouvernement est demeurée indécise, et la nation ne pouvait trouver la paix. Il est désormais évident que le cœur de la majorité du peuple se prononce en faveur d'une forme républicaine de gouvernement. [...] De la préférence du cœur du peuple peut être discernée la volonté du Ciel. [...] Comment pourrions-nous supporter d'opposer la volonté de millions pour la gloire d'une seule famille ? Ainsi, observant d'un côté les

tendances de l'époque et, de l'autre, les opinions du peuple, nous et Sa Majesté l'Empereur investissons désormais la souveraineté dans le peuple et décidons en faveur d'une forme républicaine de gouvernement. »²¹²

Par cette abdication, la dynastie Qing se départit de sa propre légitimité politique en confiant symboliquement le Mandat céleste au peuple chinois. Ce décret constitue ainsi l'aboutissement de la révolution Xinhai et marque la fin de l'ordre impérial, en affirmant la volonté populaire désormais posée comme le fondement de légitimité politique de la Chine moderne. Son accomplissement est rapidement suivi par la résignation du Dr Sun Yat-sen, deux jours plus tard, laissant à Yuan Shikai la présidence de la jeune république²¹³. La confiance accordée à ce dernier tant par les révolutionnaires que par la défunte cour impériale témoigne du poids instrumental qu'eurent les constitutionnalistes modérés dans l'orientation de l'issue de la crise politique, tant dans l'éclatement de la révolution que dans sa résolution. Ainsi, dans l'accomplissement de la révolution comme dans l'établissement de la gouvernance républicaine, le pouvoir ne réside pas dans la masse populaire, mais bien dans une élite urbaine émergente appelée à structurer cette nouvelle ère²¹⁴.

Pour sa part, Sun Yat-sen se contente alors d'une cérémonie symbolique au mausolée du premier empereur Ming, Hongwu (1368–1398) en banlieue de Nanjing, entouré de ses fidèles compagnons révolutionnaires, afin de commémorer la fin de la dynastie Qing et l'accomplissement d'une revanche historique contre la domination mandchoue²¹⁵. La portée symbolique de cet événement est manifeste, en se plaçant au centre d'une telle commémoration et rendant hommage au précédent renversement dynastique accompli par les Ming, qui mirent fin à la domination mongole de la dynastie Yuan et restaurèrent un pouvoir han, Sun Yat-sen inscrit la révolution de 1911 dans une continuité historique et morale²¹⁶. Dans cette mise en scène politique se mêlent à la

fois son idéal révolutionnaire et sa conviction, souvent exprimée dans un langage teinté de christianisme, d'être investi d'une mission de salut national pour la Chine²¹⁷.

Cependant, son adoption ultérieure des appellations *Zhongshan* ou *Guofu*, le « père de la nation », ainsi que la centralité qui lui est attribuée dans le renversement effectif de la dynastie mandchoue, relèvent largement d'une reconstruction rétrospective de son rôle historique²¹⁸. La révolution Xinhai ne fut pas l'œuvre d'un seul leader, mais plutôt le produit d'une conjonction de facteurs comprenant la dissidence militaire, la fragmentation provinciale et surtout l'aboutissement d'un compromis politique entre acteurs aux intérêts divergents. La naissance de la République de Chine ne peut donc être réduite à l'accomplissement du projet d'un unique révolutionnaire. Elle doit plutôt être comprise comme le résultat d'un processus révolutionnaire long et fragmenté²¹⁹, dont la mémoire politique fut ultérieurement simplifiée, notamment par l'historiographie nationaliste du Guomindang, afin d'incarner la rupture dynastique dans la figure d'un père fondateur.



Figure 3 Sun Yat-sen, au centre, quittant cérémonieusement le tombeau du premier empereur Ming

Source: Frederick McCormick, *The Flowery Republic* (Londres: John Murray, 1913), p.316.

Conclusion

La révolution Xinhai constitue l'un des moments fondateurs de l'histoire politique de la Chine moderne. La fin du système de gouvernance impériale, après plus de deux millénaires, représente une rupture fondamentale dans les principes de légitimité politique, notamment par l'affirmation d'un transfert symbolique du Mandat céleste de la dynastie vers le peuple chinois. Pourtant, l'historiographie nationaliste chinoise des événements de 1911–1912 a privilégié une interprétation simplifiée et personnalisée de cette révolution, plaçant en son centre la figure de Sun Yat-sen. Consacré comme le « père de la nation » et présenté comme l'architecte principal du renversement de la dynastie Qing, son rôle fut progressivement transformé en un mythe fondateur, amplifié par une historiographie nationaliste largement promulguée par le Guomindang. Comme cette étude l'a démontré, une telle représentation fait cependant ombre à la réalité beaucoup plus complexe du moment révolutionnaire de 1911.

L'analyse des origines de la révolution révèle d'abord l'ampleur de la crise structurelle qui affectait le système impérial chinois à la fin du XIX^e siècle. Les réformes tardives entreprises par la dynastie Qing, combinées aux pressions extérieures exacerbées par les ingérences des puissances étrangères, favorisèrent l'émergence d'une nouvelle élite politique et militaire. Cette évolution contribua progressivement à éroder l'autorité de l'ordre impérial. C'est dans ce contexte de fragilisation du régime mandchou que l'agitation révolutionnaire menée par des organisations telles que le Tongmenghui de Sun Yat-sen participa à la diffusion d'un discours antimandchou, antidynastique et nationaliste. Toutefois, si ces réseaux contribuèrent à radicaliser certains milieux politiques et intellectuels, ils ne constituèrent jamais une organisation capable de diriger directement le processus révolutionnaire. L'insurrection de Wuchang du 10 octobre 1911 en constitue l'illustration la plus évidente, puisqu'elle fut déclenchée par des éléments dissidents de

la Nouvelle Armée, révélant ainsi le caractère à la fois contingent et impulsif du déclenchement de la révolution.

La propagation rapide du soulèvement révolutionnaire à travers les provinces chinoises témoigne également du caractère profondément fragmenté du mouvement. Dans plusieurs régions, la rupture avec l'autorité impériale fut orchestrée par des coalitions réunissant militaires, notables provinciaux et réformistes constitutionnalistes, chacun participant à divers degrés au processus révolutionnaire. L'établissement de gouvernements militaires provinciaux, notamment celui du Hubei sous la direction de Li Yuanhong, illustre le rôle déterminant joué par des acteurs modérés, parfois initialement réticents à la révolution, mais qui devinrent des figures centrales dans la consolidation du nouveau pouvoir politique. Cette dynamique met en évidence l'importance des initiatives provinciales dans la transformation d'un soulèvement localisé en une crise politique à l'échelle nationale.

L'issue de la révolution elle-même fut également façonnée moins par un triomphe militaire décisif que par une série de compromis politiques entre acteurs aux intérêts divergents. Le rôle joué par Yuan Shikai dans les négociations ayant mené à l'abdication de la dynastie Qing démontre l'importance des éléments modérés, y compris au sein du régime impérial, dans la résolution de la crise. La transition vers la République de Chine fut ainsi le résultat d'un équilibre fragile entre révolutionnaires, réformistes et représentants de l'ancien régime, chacun cherchant à préserver une partie de ses intérêts dans un contexte d'effondrement du pouvoir impérial.

Dans cette perspective, la place occupée par Sun Yat-sen dans la mémoire de la révolution apparaît sous un jour différent. Bien que son engagement révolutionnaire et son influence idéologique aient contribué à nourrir l'opposition au régime Qing, il ne fut pas l'architecte direct des événements ayant mené à la chute de la dynastie. Son retour tardif en Chine en décembre 1911, alors que la révolution était déjà largement engagée, ainsi que son rôle essentiellement symbolique

dans l'unification des factions révolutionnaires, soulignent les limites de son influence réelle sur le déroulement des événements. La centralité qui lui fut attribuée par la suite relève donc moins d'une réalité historique que d'une construction politique destinée à offrir à la jeune république un mythe fondateur capable d'incarner la rupture dynastique.

Ainsi, la révolution Xinhai apparaît moins comme l'œuvre d'un seul homme que comme le produit d'un processus révolutionnaire profondément pluraliste. Elle résulte de la convergence de tensions sociales, de dissidences militaires, de rivalités politiques et de l'autonomisation progressive des provinces, lesquelles contribuèrent ensemble à provoquer l'effondrement d'un système impérial déjà fragilisé. La simplification de cet événement complexe dans la figure du « père de la nation » répond davantage aux besoins politiques et symboliques de la Chine républicaine du Guomindang qu'à la réalité historique du moment révolutionnaire.

Replacer la révolution Xinhai dans toute sa complexité permet ainsi non seulement de nuancer le rôle de Sun Yat-sen, mais également de mieux comprendre la nature de la transition entre l'ordre impérial et l'ordre républicain en Chine. Loin d'être une rupture nette et unifiée, cette transition fut marquée par une recomposition progressive des structures politiques et par la coexistence de visions concurrentes de l'avenir national. En ce sens, la révolution de 1911 ne représente pas seulement la fin du régime dynastique, mais aussi le début d'une longue quête de définition politique et identitaire pour la Chine moderne.

Notes

¹ Aujourd'hui Zhongshan en l'honneur de Sun Yat-sen, communément appelé Sun Zhongshan (孙中山) en Chine.

² C. Martin Wilbur, *Sun Yat-Sen, Frustrated Patriot* (Columbia University Press, 1976, 1976), p.11.

³ Harold Z. Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary* (Little, Brown and Company, 1980), p.13.

⁴ Lyon Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography* (Stanford University Press, 1968), p.3-5.

⁵ Ying-Kit Chan, « Divide to Unite : Ou Jujia, New Guangdong, and Provincial Consciousness in 1900s China », *Journal of World History* 29, n° 4 (2018) : p.492

⁶ Lyon Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography* (Stanford University Press, 1968), p.5-9.

⁷ Yuhe (John Y. Wong) Huang, *Sun Yat-Sen Before the Age of Thirty:1866–1895*. (Sanlian Bookstore (生活·读书·新知三联书店), 2012), p.137.

⁸ Etō Shinkichi et Harold Schiffrin, *China's Republican Revolution* (University of Tokyo Press, 1994), p.112-3.

⁹ Yu-wen Jen et Lindsay Ride, *Sun Yat-Sen : Two Commemorative Essays* (University of Hong Kong, 1970), p.2.

¹⁰ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.11-2.

¹¹ Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography*, p.9-10.

¹² Ng Lun Ngai-ha, *Historical Traces of Sun Yat-Sens Activities in Hong Kong, Macao and Overseas* (United College, 1986), p.7.

¹³ Marie-Claire Bergère, *Sun Yat-sen* (Fayard, 1994), p.33-4.

¹⁴ Arlene Lum, *Sailing for the Sun : The Chinese in Hawaii, 1789-1989* (University of Hawaii Press, 1990), p.99-100.

¹⁵ Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography*, 12-14.

¹⁶ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.113-4.

¹⁷ John Y. Wong, *The Origins of an Heroic Image : Sun Yatsen in London, 1896-1897* (Oxford University Press, 1986), p.297.

¹⁸ Michael V. Metallo, « American Missionaries, Sun Yat-Sen, and the Chinese Revolution », *Pacific Historical Review* 47, no 2 (1978) : p.266.

¹⁹ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.25.

²⁰ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.114-5.

-
- ²¹ Jen et Ride, *Sun Yat-Sen : Two Commemorative Essays*, p.9-10.
- ²² Bergère, *Sun Yat-sen*, p.34-5.
- ²³ Shifu Zhang et Zhaotian Luo, dir., *Sun Yat-Sen : In Commemoration of the 130th Anniversary of Dr. Sun's Birth* (Shanghai people's publishing house, 1996), p.9.
- ²⁴ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.26-7.
- ²⁵ Yi Xin en Mandarin.
- ²⁶ Yixian en Mandarin.
- ²⁷ Ngai-ha, *Historical Traces of Sun Yat-Sens Activities in Hong Kong, Macao and Overseas*, p.11.
- ²⁸ Jen et Ride, *Sun Yat-Sen : Two Commemorative Essays*, p.11.
- ²⁹ Bergère, *Sun Yat-sen*, p.35.
- ³⁰ Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography*, p.383.
- ³¹ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.116.
- ³² Bergère, *Sun Yat-sen*, p.36.
- ³³ Jen et Ride, *Sun Yat-Sen : Two Commemorative Essays*, p.12-3.
- ³⁴ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.26-29.
- ³⁵ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.116-7.
- ³⁶ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.31-2.
- ³⁷ Michael V. Metallo, « Presbyterian Missionaries and the 1911 Chinese Revolution », *Journal of Presbyterian History (1962-1985)* 62, n° 2 (1984) : p.161-2.
- ³⁸ Bergère, *Sun Yat-sen*, p.39-46.
- ³⁹ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.32-3.
- ⁴⁰ Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography*, p.32-3.
- ⁴¹ Hong Zhang, « Yuan Shikai and the Significance of His Troop Training at Xiaozhan, Tianjin, 1895–1899 », *Chinese Historical Review* 26, n° 1 (2019) : p.39-42.
- ⁴² Yat-sen Sun et al., *Prescriptions for Saving China*, trad. Julie Lee Wei et al. (Hoover Institution Press, 1994), p.3-18.
- ⁴³ Janet Chen et al., « Sun Yat-sen's Reform Proposal to Li Hongzhang, 1893 », dans *The Search for Modern China : A Documentary Collection* (Norton, 1999), p.168-72.
- ⁴⁴ Hsü-hsin Chang et Leonard H. D. Gordon, *All Under Heaven — : Sun Yat-Sen and His Revolutionary Thought* (Hoover Institution Press, 1991), p.14-5.
- ⁴⁵ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.35.
- ⁴⁶ Bergère, *Sun Yat-sen*, p.51.

-
- ⁴⁷ Lum, *Sailing for the Sun : The Chinese in Hawaii, 1789-1989*, p.98-104.
- ⁴⁸ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.38.
- ⁴⁹ 华侨, un terme pour les Chinois d'outre-mer.
- ⁵⁰ Madeline Y. Hsu, *Dreaming of Gold, Dreaming of Home : Transnationalism and Migration Between the United States and South China, 1882-1943* (Stanford University Press, 2000), p.150.
- ⁵¹ Harold Z. Schiffrin, *Sun Yat-Sen and the Origins of the Chinese Revolution* (University of California Press, 1968), p.47.
- ⁵² Bergère, *Sun Yat-sen*, p.45-6.
- ⁵³ Wilbur, *Sun Yat-Sen, Frustrated Patriot*, p.13-5.
- ⁵⁴ 革命, Geming.
- ⁵⁵ Daniel Leese, « "Revolution" : Conceptualizing Political and Social Change in the Late Qing Dynasty », *Oriens Extremus* 51, n° 1 (2012) : p.31-5.
- ⁵⁶ Bergère, *Sun Yat-sen*, p.74-5.
- ⁵⁷ Wong, *The Origins of an Heroic Image : Sun Yatsen in London, 1896-1897*, p.147-8.
- ⁵⁸ Zhang et Luo, *Sun Yat-Sen : In Commemoration of the 130th Anniversary of Dr. Sun's Birth*, p.19.
- ⁵⁹ Schiffrin, *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*, p.53-4.
- ⁶⁰ Wong, *The Origins of an Heroic Image : Sun Yatsen in London, 1896-1897*, p.169-73.
- ⁶¹ *Ibid*, p.117-123.
- ⁶² Yat-sen Sun, *Kidnapped in London* (Bristol : J.W. Arrowsmith, 1897), p.62-94.
- ⁶³ Bergère, *Sun Yat-sen*, p.78.
- ⁶⁴ Wong, « Sun Yatsen ; His Heroic Image a Century Afterwards », *Journal of Asian History* 28, n° 2 (1994) : p.157-60.
- ⁶⁵ Schiffrin, *Sun Yat-Sen and the Origins of the Chinese Revolution*, p.125.
- ⁶⁶ Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography*, p.50-51.
- ⁶⁷ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.122-3.
- ⁶⁸ Wong, *The Origins of an Heroic Image : Sun Yatsen in London, 1896-1897*, p.114.
- ⁶⁹ Sun et al., *Prescriptions for Saving China*, p.18-21.
- ⁷⁰ Wong, *The Origins of an Heroic Image : Sun Yatsen in London, 1896-1897*, p. 246.
- ⁷¹ *Ibid*, p.273.
- ⁷² Bergère, *Sun Yat-sen*, p.80.
- ⁷³ Schiffrin, *Sun Yat-Sen and the Origins of the Chinese Revolution*, p.134-7.
- ⁷⁴ Henrietta Harrison, *Making of the Republican Citizen : Political Ceremonies and Symbols in China, 1911-1929* (Oxford University Press, 2000), p.134.
- ⁷⁵ Yu-long Ling, « Dr. Sun Yat-Sen's Doctrine and Impact on the Modern World », *American Journal of Chinese Studies* 19, n° 1 (2012) : p.4.

-
- ⁷⁶ Winston Hsieh, *Chinese Historiography on the Revolution of 1911 : A Critical Survey and a Selected Bibliography* (Hoover Institution Press, 1975), p.6-8.
- ⁷⁷ Michael Gasster, *Chinese Intellectuals and the Revolution of 1911 : The Birth of Modern Chinese Radicalism* (University of Washington Press, 1969), p.30.
- ⁷⁸ Bergère, *Sun Yat-sen*, p.89-91.
- ⁷⁹ Wong, *The Origins of an Heroic Image : Sun Yatsen in London, 1896-1897*, p.195.
- ⁸⁰ Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography*, p.154-5.
- ⁸¹ Wong, « Sun Yatsen ; His Heroic Image a Century Afterwards », p.157.
- ⁸² Don C. Price, *Russia and the Roots of the Chinese Revolution, 1896-1911* (Harvard University Press, 1974), p.118-21.
- ⁸³ Joseph W. Esherick, « 1911 : A Review », *Modern China* 2, n° 2 (1976) : p.147-8.
- ⁸⁴ Fernand Farjenel, *A travers la Révolution chinoise*, 3^e éd. (Plon, 1914), p.122-7.
- ⁸⁵ Yat-sen Sun, *San Min Zhu Yi : The Three Principles of the People*, comp. Tilman Aretz (Wonderful Taiwan Forum, 2013), p.70-1, 75.
- ⁸⁶ Marie-Claire Bergère, *L'âge d'or de la bourgeoisie chinoise, 1911-1937* (Flammarion, 1986), p.233-8.
- ⁸⁷ George T. Yu, « The 1911 Revolution : Past, Present, and Future », *Asian Survey* 31, n° 10 (1991) : p.896-9.
- ⁸⁸ Joseph W. Esherick, « Ten Theses on the Chinese Revolution », *Modern China* 21, n° 1 (1995) : p.64-5
- ⁸⁹ Chan, « Divide to Unite : Ou Jujia, New Guangdong, and Provincial Consciousness in 1900s China », p.485.
- ⁹⁰ Hao Chang, *Chinese Intellectuals in Crisis Search for Order and Meaning, 1890-1911* (University of California Press, 1987), p.5.
- ⁹¹ Zheng Wang, *Never Forget National Humiliation : Historical Memory in Chinese Politics and Foreign Relations* (Columbia University Press, 2012), p. 71-3.
- ⁹² Chan, « Divide to Unite : Ou Jujia, New Guangdong, and Provincial Consciousness in 1900s China », p.489-12.
- ⁹³ Hao Chang, *Chinese Intellectuals in Crisis : Search for Order and Meaning (1890-1911)* (University of California Press, 1987), p.5.
- ⁹⁴ Emily M. Hill, « Opium wars », dans *Encyclopedia of Modern China* (2009), p.62-3.
- ⁹⁵ Rudolf G. Wagner, « Taiping uprising », dans *Encyclopedia of Modern China* (2009), p.526-6.
- ⁹⁶ Lu Zhouxiang et Fan Hong, « From Celestial Empire to Nation State : Sport and the Origins of Chinese Nationalism (1840–1927) », *International Journal of the History of Sport* 27, n° 3 (2010) : p.479-80.
- ⁹⁷ Lucien Bianco, *Peasants Without the Party : Grass-Roots Movements in Twentieth-Century China* (M.E. Sharpe, 2001), p.134-7.
- ⁹⁸ Michael Gasster, *Chinese Intellectuals and the Revolution of 1911 : The Birth of Modern Chinese Radicalism* (University of Washington Press, 1969), p.3-5.

-
- ⁹⁹ Jean Chesneaux, *Peasant Revolts in China, 1840-1949.*, trad. C. Curwen (Thames and Hudson, 1973), p.44-6.
- ¹⁰⁰ Janet Chen et al., « Prince Gong on the Tongwen College : Three Memorials, 1861,1865,1866 », dans *The Search for Modern China : A Documentary Collection* (Norton, 1999), p.139.
- ¹⁰¹ Janet Chen et al., *Search for Modern China*, 3^e éd. (Norton & ; Company, Incorporated, W. W., 2014), p.208-18.
- ¹⁰² Gasster, *Chinese Intellectuals and the Revolution of 1911 : The Birth of Modern Chinese Radicalism*, p.6.
- ¹⁰³ S. C. M. Paine, « Sino-Japanese War, 1894–1895 », dans *Encyclopedia of Modern China* (2009), p.407-8.
- ¹⁰⁴ Janet Chen et al., « Li Hongzhan negotiates with Japan, 1895 », dans *The Search for Modern China : A Documentary Collection* (Norton, 1999), p.159-61.
- ¹⁰⁵ *Ibidem.*
- ¹⁰⁶ Emily M. Hill, « War, Disunity, and State Building in China, 1912–1949 », *Twentieth-Century China* 47, n° 1 (2022) : p.27.
- ¹⁰⁷ Wu Yu-Chang, *The Revolution of 1911* (Foreign Language Press, 1964), p.44-5.
- ¹⁰⁸ Lee, « Revolution in Treaty Ports : Fujian's Revolutionary Movement in the Late Qing Period : 1895 - 1911 », p.2-3.
- ¹⁰⁹ Price, *Russia and the Roots of the Chinese Revolution, 1896-1911*, p.22-8.
- ¹¹⁰ Kirk A. Denton, *Modern Chinese Literary Thought Writings on Literature 1893-1945* (Stanford University Press, 1996), p.80.
- ¹¹¹ Gasster, *Chinese Intellectuals and the Revolution of 1911 : The Birth of Modern Chinese Radicalism*, p.61-2.
- ¹¹² Zhouxiang et Hong, « From Celestial Empire to Nation State : Sport and the Origins of Chinese Nationalism (1840–1927) », p.482-4.
- ¹¹³ Robert D. Weatherley et Qiang Zhang, « History and Legitimacy in Contemporary China : Towards Competing Nationalisms », dans *Religion and Nationalism in Chinese Societies*, dir. Cheng-tian Kuo (Amsterdam University Press, 2017), p.146-8.
- ¹¹⁴ Zarrow, *After Empire : The Conceptual Transformation of the Chinese State, 1885-1924*, p.28.
- ¹¹⁵ Robert Bickers, *Scramble for China : Foreign Devils in the Qing Empire, 1832-1914* (Penguin Books, Limited, 2016), p.362-3.
- ¹¹⁶ Bickers, *Scramble for China : Foreign Devils in the Qing Empire, 1832-1914*, p.343.
- ¹¹⁷ Denton, *Modern Chinese Literary Thought Writings on Literature 1893-1945*, p.24.
- ¹¹⁸ Linda Pomerantz-Zhang, *Wu Tingfang (1842-1922) : Reform and Modernization in Modern Chinese History* (Hong Kong University Press, 1992), p.104.
- ¹¹⁹ Bickers, *Scramble for China : Foreign Devils in the Qing Empire, 1832-1914*, p.342-3.
- ¹²⁰ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.63.

-
- ¹²¹ Kung-ch'üan Hsiao, « The Case For Constitutional Monarchy K'ang Yu-Wei's Plan for the Democratization of China », *Monumenta Serica* 24, n° 1 (1965) : p.20-1
- ¹²² *Ibid*, p.13-4.
- ¹²³ Leese, « “Revolution” : Conceptualizing Political and Social Change in the Late Qing Dynasty », p.36.
- ¹²⁴ Kung-ch'üan Hsiao, « The Case For Constitutional Monarchy K'ang Yu-Wei's Plan for the Democratization of China », *Monumenta Serica* 24, n° 1 (1965) : p.21
- ¹²⁵ Chen et al., *Search for Modern China*, p.216-21.
- ¹²⁶ Gasster, *Chinese Intellectuals and the Revolution of 1911 : The Birth of Modern Chinese Radicalism*, p.14.
- ¹²⁷ Bickers, *Scramble for China : Foreign Devils in the Qing Empire, 1832-1914*, p.351-62.
- ¹²⁸ Qiang Fang, « A Silent "Revolution" : The Late Qing Reform on the Jumping Appeal System, 1899-1911 », *Journal of Asian History* 46, n° 1 (2012) : p.97-8;113-5.
- ¹²⁹ Kam-keung Lee, « Revolution in Treaty Ports : Fujian's Revolutionary Movement in the Late Qing Period : 1895 - 1911 » (phd thesis, Australian National University, 1992), p.1-2.
- ¹³⁰ Price, *Russia and the Roots of the Chinese Revolution, 1896-1911*, p.119.
- ¹³¹ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.91-5
- ¹³² Lee, « Revolution in Treaty Ports : Fujian's Revolutionary Movement in the Late Qing Period : 1895 - 1911 », p.2-3.
- ¹³³ Price, *Russia and the Roots of the Chinese Revolution, 1896-1911*, p.119-21.
- ¹³⁴ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.81-2.
- ¹³⁵ 新建陸軍, Xinjian Lujun
- ¹³⁶ Zhang, « Yuan Shikai and the Significance of His Troop Training at Xiaozhan, Tianjin, 1895–1899 », p.46-8.
- ¹³⁷ *Ibid*, p.52.
- ¹³⁸ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.27-8.
- ¹³⁹ Mary Clabaugh Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913* (Yale University Press, 1968), p.370-3
- ¹⁴⁰ Edmund S.K Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911* (Australian National University Press, 1980), p.27-9.
- ¹⁴¹ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.53-61.
- ¹⁴² Chen et al., *Search for Modern China*, p.225-31.
- ¹⁴³ Henri Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue* (Librairie Paul Geuthner, 1920), p.282-3.
- ¹⁴⁴ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.67-9.

-
- ¹⁴⁵ Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, p.107.
- ¹⁴⁶ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.45-8.
- ¹⁴⁷ Chan, « Divide to Unite : Ou Jujia, New Guangdong, and Provincial Consciousness in 1900s China », p.501-2.
- ¹⁴⁸ Edmund S.K Fung, « Military Subversion in the Chinese Revolution of 1911 », *Modern Asian Studies* 9, n° 1 (1975) : p.119.
- ¹⁴⁹ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.119-20.
- ¹⁵⁰ *Ibid*, p.121-6.
- ¹⁵¹ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.160-174.
- ¹⁵² Chen et al., *Search for Modern China*, p.237-8.
- ¹⁵³ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.121-42.
- ¹⁵⁴ Zarrow, *After Empire : The Conceptual Transformation of the Chinese State, 1885-1924*, p.145.
- ¹⁵⁵ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.157-79.
- ¹⁵⁶ Tsui Chi, *Histoire de la Chine et de la civilisation chinoise* (Payot, 1949), p.251.
- ¹⁵⁷ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.50.
- ¹⁵⁸ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.259.
- ¹⁵⁹ Peter Zarrow, « Felling a Dynasty, Founding a Republic », dans *The Oxford History of Modern China*, dir. Jeffrey N. Wasserstrom (Oxford University Press,, 2022), p.10-11.
- ¹⁶⁰ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.199-202.
- ¹⁶¹ Esherick, « 1911 : A Review », p.179-80.
- ¹⁶² Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.140-2.
- ¹⁶³ Fung, « Post-1949 Chinese Historiography on the 1911 Revolution », p.118.
- ¹⁶⁴ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.416.
- ¹⁶⁵ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.53-9.
- ¹⁶⁶ Jean Alphonse Keim, *Petite histoire de la grande Chine* (Calmann-Lévy, 1966), p.231.
- ¹⁶⁷ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.202-8.
- ¹⁶⁸ Zarrow, *After Empire : The Conceptual Transformation of the Chinese State, 1885-1924*, p.209.

-
- ¹⁶⁹ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.204-6.
- ¹⁷⁰ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.398-400.
- ¹⁷¹ Liang, *The Chinese Revolution of 1911*, p.19.
- ¹⁷² Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.59-62.
- ¹⁷³ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.403-4.
- ¹⁷⁴ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.209-10.
- ¹⁷⁵ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.61.
- ¹⁷⁶ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.405-13.
- ¹⁷⁷ Edmund S.K Fung, « Military Subversion in the Chinese Revolution of 1911 », *Modern Asian Studies* 9, n° 1 (1975) : p.120-1.
- ¹⁷⁸ Zarrow, « Felling a Dynasty, Founding a Republic », p.11.
- ¹⁷⁹ Edmund S.K Fung, « Military Subversion in the Chinese Revolution of 1911 », *Modern Asian Studies* 9, n° 1 (1975) : p.122.
- ¹⁸⁰ Chen et al., « Proclamation Issued », p.193.
- ¹⁸¹ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.188-92.
- ¹⁸² Ernest P. Young, « A Summing Up : Leadership and Constituencies in the 1911 Revolution », *Modern China* 2, no 2 (1976) : p.221-4.
- ¹⁸³ Lee, « Revolution in Treaty Ports : Fujian's Revolutionary Movement in the Late Qing Period : 1895 - 1911 », p.4.
- ¹⁸⁴ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.216-8.
- ¹⁸⁵ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.173-9.
- ¹⁸⁶ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.423-7.
- ¹⁸⁷ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.218.
- ¹⁸⁸ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.179-87.
- ¹⁸⁹ Ernest F. Borst-Smith, *Caught in the Chinese Revolution* (T. Fisher Unwin, 1912), p.21.
- ¹⁹⁰ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.190-93.
- ¹⁹¹ *Ibid*, p.204-5.
- ¹⁹² *Ibid*, p.276-8.

¹⁹³ Wright, *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*, p.433-4.

194

Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.221-3.

¹⁹⁵ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.207-11.

¹⁹⁶ Rana Mitter, « 1911 : The Unanchored Chinese Revolution », *China Quarterly* 208 (décembre 2011) : p.1012;1019.

¹⁹⁷ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.216-24.

¹⁹⁸ Fung, *The Military Dimension of the Chinese Revolution ; The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*, p.224-6.

¹⁹⁹ Esherick, « 1911 : A Review », p.176-8.

²⁰⁰ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.211-4.

²⁰¹ Sharman, *Sun Yat-Sen ; His Life and Its Meaning ; A Critical Biography*, p.130-3.

²⁰² Liang, *The Chinese Revolution of 1911*, p. 20-5

²⁰³ Michael R. Godley, « Socialism With Chinese Characteristics : Sun Yatsen and the International Development of China », *Australian Journal of Chinese Affairs* 18 (juillet 1987) : p.111-3.

²⁰⁴ Bergère, *Sun Yat-sen*, p.231-3.

²⁰⁵ K. S. Liew, *Struggle for Democracy. : Sung Chiao-Jen and the 1911 Chinese Revolution* (Australian National University Press, 1971), p.135.

²⁰⁶ Xiao Zhizhi, « Huang Xing and Traditional Chinese Culture », *Journal of Cultural Interaction in East Asia* 3, n° 1 (2012) : p.83-4.

²⁰⁷ Kirk A. Denton, *Modern Chinese Literary Thought Writings on Literature 1893-1945* (Stanford University Press, 1996), p.138-9.

²⁰⁸ Chün-tu Hsüeh, *Huang Hsing and the Chinese Revolution* (Stanford University Press, 1961), p.127-8.

²⁰⁹ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.146.

²¹⁰ Chang et Gordon, *All Under Heaven — : Sun Yat-Sen and His Revolutionary Thought*, p.39.

²¹¹ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.214-26.

²¹² Chen et al., « Edict of Abdication (February 12,1912) », p.196.

²¹³ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.227.

²¹⁴ Bergère, *L' âge d'or de la bourgeoisie chinoise, 1911-1937*, p.197-8.

²¹⁵ Rhoads, *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, p.228.

²¹⁶ Harrison, *Making of the Republican Citizen : Political Ceremonies and Symbols in China, 1911-1929*, p.41-2.

²¹⁷ Metallo, « American Missionaries, Sun Yat-Sen, and the Chinese Revolution », p.266-7.

²¹⁸ Shinkichi et Schiffrin, *China's Republican Revolution*, p.130-1.

²¹⁹ Hill, « War, Disunity, and State Building in China, 1912–1949 », p.27-8.

Bibliographie

Sources primaires

Chen, Janet, Pei-kai Cheng, Michael Lestz. *The Search for Modern China : A Documentary Collection*. Norton, 1999.

Farjanel, Fernand. *A travers la Révolution chinoise*. 3^e éd. Plon, 1914.

Sun, Yat-sen. *Kidnapped in London*. Bristol : J.W. Arrowsmith, 1897.

Sun, Yat-sen. *San Min Zhu Yi : The Three Principles of the People*. Compilé par Tilman Aretz. Wonderful Taiwan Forum, 2013.

Sun, Yat-sen et al. *Prescriptions for Saving China*. Traduit par Julie Lee Wei, E.-su Zen et Linda Chao. Hoover Institution Press, 1994.

Sources secondaires

Monographies:

Bergère, Marie-Claire. *L'âge d'or de la bourgeoisie chinoise, 1911-1937*. Flammarion, 1986.

Bergère, Marie-Claire. *Sun Yat-sen*. Fayard, 1994.

Bianco, Lucien. *Peasants Without the Party : Grass-Roots Movements in Twentieth-Century China*. M.E. Sharpe, 2001.

Bickers, Robert. *Scramble for China : Foreign Devils in the Qing Empire, 1832-1914*. Penguin Books, 2016.

Chang, Hao. *Chinese Intellectuals in Crisis : Search for Order and Meaning (1890-1911)*. University of California Press, 1987.

Chang, Hsü-hsin, et Leonard H. D. Gordon. *All Under Heaven — : Sun Yat-Sen and His Revolutionary Thought*. Hoover Institution Press, 1991.

Chen, Janet, Pei-Kai Cheng, Micheal Lestz avec Jonathan Spence. *Search for Modern China*. 3^e éd. Norton, 2014.

- Chesneaux, Jean. *Peasant Revolts in China, 1840-1949*. Traduit par C. Curwen. Thames and Hudson, 1973.
- Chi, Tsui. *Histoire de la Chine et de la civilisation chinoise*. Payot, 1949.
- Cordier, Henri. *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*. Librairie Paul Geuthner, 1920.
- Denton, Kirk A. *Modern Chinese Literary Thought Writings on Literature 1893-1945*. Stanford University Press, 1996.
- Fung, Edmund S.K. *The Military Dimension of the Chinese Revolution : The New Army and Its Role in the Revolution of 1911*. Australian National University Press, 1980.
- Gasster, Michael. *Chinese Intellectuals and the Revolution of 1911 : The Birth of Modern Chinese Radicalism*. University of Washington Press, 1969.
- Harrison, Henrietta. *Making of the Republican Citizen : Political Ceremonies and Symbols in China, 1911-1929*. Oxford University Press, 2000.
- Hsieh, Chiao-Min. *Atlas of China*. Mcgraw-Hill, 1973.
- Hsieh, Winston. *Chinese Historiography on the Revolution of 1911 : A Critical Survey and a Selected Bibliography*. Hoover Institution Press, 1975.
- Hsu, Madeline Y. *Dreaming of Gold, Dreaming of Home : Transnationalism and Migration Between the United States and South China, 1882-1943*. Stanford University Press, 2000.
- Hsüeh, Chün-tu. *Huang Hsing and the Chinese Revolution*. Stanford University Press, 1961.
- Jen, Yu-wen, et Lindsay Ride. *Sun Yat-Sen : Two Commemorative Essays*. University of Hong Kong, 1970.
- Liang, Chin-tung. *The Chinese Revolution of 1911*. St. John's University Press, 1962.

- Liew, K. S. *Struggle for Democracy : Sung Chiao-Jen and the 1911 Chinese Revolution*. Australian National University Press, 1971.
- Lum, Arlene. *Sailing for the Sun : The Chinese in Hawaii, 1789-1989*. University of Hawaii Press, 1990.
- McCormick, Frederick. *The Flowery Republic*. John Murray, 1913.
- Ngai-ha, Ng Lun. *Historical Traces of Sun Yat-Sen's Activities in Hong Kong, Macao and Overseas*. United College, 1986.
- Pomerantz-Zhang, Linda. *Wu Tingfang (1842-1922) : Reform and Modernization in Modern Chinese History*. Hong Kong University Press, 1992.
- Price, Don C. *Russia and the Roots of the Chinese Revolution, 1896-1911*. Harvard University Press, 1974.
- Rhoads, Edward J. M. *Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*. University of Washington Press, 2000.
- Schiffirin, Harold Z. *Sun Yat-Sen, Reluctant Revolutionary*. Little, Brown and Company, 1980.
- Sharman, Lyon. *Sun Yat-Sen : His Life and Its Meaning ; A Critical Biography*. Stanford University Press, 1968.
- Shinkichi, Etō, et Harold Z. Schiffirin. *China's Republican Revolution*. University of Tokyo Press, 1994.
- Wang, Zheng. *Never Forget National Humiliation : Historical Memory in Chinese Politics and Foreign Relations*. Columbia University Press, 2012.
- Wilbur, C. Martin. *Sun Yat-Sen, Frustrated Patriot*. Columbia University Press, 1976.
- Wong, John Y. *The Origins of an Heroic Image : Sun Yatsen in London, 1896-1897*. Oxford University Press, 1986.

Wong, John Y. *Sun Yat-Sen Before the Age of Thirty: 1866–1895*. Sanlian Bookstore (生活·读书·新知三联书店), 2012. Titre chinois : *三十岁前的孙中山* : 翠亨、檀岛、香港.

Wright, Mary Clabaugh. *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*. Yale University Press, 1968.

Yu-Chang, Wu. *The Revolution of 1911*. Foreign Language Press, 1964.

Zarrow, Peter. *After Empire : The Conceptual Transformation of the Chinese State, 1885-1924*. Stanford University Press, 2012.

Zhang, Shifu, et Zhaotian Luo, dir. *Sun Yat-Sen : In Commemoration of the 130th Anniversary of Dr. Sun's Birth*. Shanghai people's publishing house, 1996.

Articles de revue:

Chan, Ying-Kit. « Divide to Unite : Ou Jujia, New Guangdong, and Provincial Consciousness in 1900s China ». *Journal of World History* 29, n° 4 (2018) : 481–505.

Dirlik, Arif. « Vision and Revolution : Anarchism in Chinese Revolutionary Thought on the Eve of the 1911 Revolution ». *Modern China* 12, n° 2 (1986) : 123–65.

Esherick, Joseph W. « 1911 : A Review ». *Modern China* 2, n° 2 (1976) : 141–84.

Esherick, Joseph W. « Ten Theses on the Chinese Revolution ». *Modern China* 21, n° 1 (1995) : 45–76.

Fang, Qiang. « A Silent "Revolution" : The Late Qing Reform on the Jumping Appeal System, 1899-1911 ». *Journal of Asian History* 46, n° 1 (2012) : 97–115.

Fung, Edmund S.K. « Military Subversion in the Chinese Revolution of 1911 ». *Modern Asian Studies* 9, n° 1 (1975) : 103–23.

Fung, Edmund S.K. « Post-1949 Chinese Historiography on the 1911 Revolution ». *Modern China* 4, n° 2 (1978) : 181–214.

- Godley, Michael R. « Socialism With Chinese Characteristics : Sun Yatsen and the International Development of China ». *Australian Journal of Chinese Affairs* 18 (juillet 1987) : 109–25.
- Hill, Emily M. « Opium wars ». Dans *Encyclopedia of Modern China*, p.60–3. 2009.
- Hill, Emily M. « War, Disunity, and State Building in China, 1912–1949 ». *Twentieth-Century China* 47, n° 1 (2022).
- Hsiao, Kung-ch'üan. « The Case For Constitutional Monarchy K'ang Yu-Wei's Plan for the Democratization of China ». *Monumenta Serica* 24, n° 1 (1965) : 1–83.
- Leese, Daniel. « “Revolution” : Conceptualizing Political and Social Change in the Late Qing Dynasty ». *Oriens Extremus* 51, n° 1 (2012) : 25–61.
- Li, Huaiyin. « Between Tradition and Revolution : Fan Wenlan and the Origins of the Marxist Historiography of Modern China ». *Modern China* 36, n° 3 (2010) : 269–301.
- Ling, Yu-long. « Dr. Sun Yat-Sen's Doctrine and Impact on the Modern World ». *American Journal of Chinese Studies* 19, n° 1 (2012) : 1–11.
- Metallo, Michael V. « American Missionaries, Sun Yat-Sen, and the Chinese Revolution ». *Pacific Historical Review* 47, n° 2 (1978) : 261–82.
- Metallo, Michael V. « Presbyterian Missionaries and the 1911 Chinese Revolution ». *Journal of Presbyterian History (1962-1985)* 62, n° 2 (1984) : 153–68.
- Mitter, Rana. « 1911 : The Unanchored Chinese Revolution ». *China Quarterly* 208 (décembre 2011) : 1009–20.
- Paine, S.C.M. « Sino-Japanese War, 1894–1895 ». Dans *Encyclopedia of Modern China*, p.406–8. 2009.
- Wagner, Rudolf G. « Taiping uprising ». Dans *Encyclopedia of Modern China*, p.520–6. 2009.

Weatherley, Robert D., et Qiang Zhang. « History and Legitimacy in Contemporary China : Towards Competing Nationalisms ». Dans *Religion and Nationalism in Chinese Societies*, sous la direction de Cheng-tian Kuo. Amsterdam University Press, 2017.

Wong, John Y. « Sun Yatsen ; His Heroic Image a Century Afterwards ». *Journal of Asian History* 28, n° 2 (1994) : 154–76.

Young, Ernest P. « A Summing Up : Leadership and Constituencies in the 1911 Revolution ». *Modern China* 2, n° 2 (1976) : 221–26.

Yu, George T. « The 1911 Revolution : Past, Present, and Future ». *Asian Survey* 31, n° 10 (1991) : 895–904.

Zhizhi, Xiao. « Huang Xing and Traditional Chinese Culture ». *Journal of Cultural Interaction in East Asia* 3, n° 1 (2012) : 75–84.

Zhouxiang, Lu, et Fan Hong. « From Celestial Empire to Nation State : Sport and the Origins of Chinese Nationalism (1840–1927) ». *International Journal of the History of Sport* 27, n° 3 (2010) : 479–504.

Thèse(s):

Lee, Kam-keung. « Revolution in Treaty Ports : Fujian's Revolutionary Movement in the Late Qing Period : 1895 - 1911 ». Phd thesis, Australian National University, 1992.



THESES NON-EXCLUSIVE LICENSE

Family Name: Lefebvre	Given Name, Middle Name (if applicable): Henri F.T.T
Full Name of University: Royal Military College of Canada - Collège militaire royal du Canada	
Faculty, Department, School: Département d'histoire	
Degree for which thesis was presented: Histoire avec spécialisation	Date Degree Awarded: 14-05-2026
Thesis Title: Au-delà du père fondateur : Sun Yat-sen, son culte et les oubliées de la réjuvenation chinoise	
Date of Birth. It is optional to supply your date of birth. If you choose to do so please note that the information will be included in the bibliographic record for your thesis. 23-01-2002	

In consideration of Library and Archives Canada making my thesis available to interested persons, I,

Henri Lefebvre

hereby grant a non-exclusive license, for the full term of copyright protection, to Library and Archives Canada:

to preserve, perform, produce, reproduce, translate theses and dissertations in any format, and to make available in print or online by telecommunication to the public for non-commercial purposes.

I undertake to submit my thesis, through my university, to Library and Archives Canada. Any abstract submitted with the thesis will be considered to form part of the thesis.

I represent and promise that my thesis is my original work, does not infringe any rights of others, and that I have the right to make the grant conferred by this non-exclusive license.

If third party copyrighted material was included in my thesis for which, under the terms of the Copyright Act, written permission from the copyright owners is required I have obtained such permission from the copyright owners to do the acts mentioned in paragraph (a) above for the full term of copyright protection

I retain copyright ownership and moral rights in my thesis, and may deal with the copyright in my thesis, in any way consistent with rights granted by me to Library and Archives Canada in this non-exclusive licence.

I further promise to inform any person to whom I may hereafter assign or license my copyright in my thesis of the rights granted by me to Library and Archives Canada in this non-exclusive licence.

Signature 	Date 24-04-2026
---------------	---------------------------